



N° 16.

## LA DÉCADE

PHILOSOPHIQUE, LITTÉRAIRE  
ET POLITIQUE.

---

 AN X de la République Française. — 2<sup>me</sup> TRIMESTRE.  
10 Ventôse.
 

---

## ÉCONOMIE POLITIQUE.

*PRINCIPES de l'Economie politique, ouvrage couronné par l'Institut national, dans sa séance du 15 nivôse an 9, et depuis, revu, corrigé et augmenté par l'auteur N. F. CANARD, ancien professeur de Mathématiques à l'Ecole centrale de Moulins.*

*Discite justitiam moniti.*

*A Paris, chez Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute-feuille, n° 20. 1 vol. in-8°. Prix, 3 fr. ; et 3 fr. 75 cent. par la poste.*

Des Economistes estimables ont prétendu que dans un pays agricole la terre est la source de toute la richesse, et ils en ont conclu que toute espèce d'impôt devait retomber sur la terre seule. Cette opinion qui a été soutenue et attaquée par des hommes éclairés, est devenue une question intéressante et difficile d'économie politique. La seconde classe de l'Institut a pensé que le moment était venu de la résoudre, et elle l'a proposée pour sujet de prix. Elle était ainsi posée : *Est-il vrai que dans un pays agricole toute espèce de contribution retombe en dernier terme sur les propriétaires-fonciers ? et si l'on se décide pour l'affirmative, les contributions indirectes re-*

*An X. 2<sup>me</sup>. Trimestre.*

B b



*tombent-elles sur les mêmes propriétaires avec une surcharge ?*

Ce qui n'était qu'un sujet de mémoire est devenu un traité. Il y a sans doute beaucoup de cas où ce serait un défaut. Ici l'on doit en remercier le C. Canard, puisqu'il a fait à cette occasion un bon livre sur l'économie politique. Son mémoire couronné était intitulé : *Essai sur la circulation de l'impôt*. L'ouvrage tel qu'il l'a fait imprimer et qui a au moins le double d'étendue, porte un titre qui lui convient mieux. Du reste, les principes et la marche sont les mêmes, ils ne diffèrent que par les développemens.

Le C. Canard y décompose l'économie politique en ses diverses parties et analyse celles-ci séparément. Avant de pouvoir calculer l'action de l'impôt, il faut connaître bien la matière imposable. Mais si elle est disséminée partout, l'on doit permettre à l'auteur de la rassembler, de la dégager, pour en faire connaître les dimensions, les propriétés relatives à l'impôt. C'est pourquoi il traite préalablement des sources de la richesse ; — de la détermination du prix des choses ; — de la circulation de l'argent et du crédit ; — des causes de l'accroissement et du décroissement de la richesse ; des relations réciproques des Etats entre eux.

L'on peut déjà juger que le C. Canard a fortement conçu son sujet. Sa marche est serrée et rigoureuse. Quelquefois il la fortifie de formules algébriques qui heureusement, pour le commun des lecteurs, ne sont pas nécessaires à l'intelligence de l'ouvrage.

Nous allons exposer maintenant, autant que le permet les bornes d'un extrait, la chaîne de principes et d'idées que l'auteur a tissée.

Le travail est le principe de toute la richesse. La terre sans le travail serait sans valeur. Qu'on retranche par la pensée tous les travaux successifs que le pain a reçu, il ne reste que quelques tiges d'herbe graminée éparses et confondues. Si l'on applique la même soustraction idéale



à une montre, on la réduit à quelques grains de minéral gissant dans le sein de la terre; celle-ci n'est que l'instrument du travail. Le laboureur se sert de la terre pour convertir en blé les principes nutritifs de la végétation, comme le meunier se sert de son moulin pour convertir ce blé en farine et le boulanger de son four pour convertir la farine en pain. Le *moulin* et le *four* sont des sources de richesse comme la *terre*. L'on pourrait donc déjà conclure, contre les économistes, que le travail et non la terre étant le principe de toute la richesse, c'est sur le produit du travail et non sur la terre que doit porter l'impôt.

Mais il y a bien des sortes de travail. Le premier degré est le *travail nécessaire*, celui qui fournit à la subsistance et à la conservation de l'homme. Il n'est pas imposable, puisqu'on ne peut rien en retrancher.

Le surplus du travail nécessaire, autrement le *surplus*, peut être accumulé; c'est celui-là qui est le principe de toute la richesse. On l'appelle aussi *source de rentes*, *travail exigible*, parce qu'il donne droit d'exiger en échange un travail de même prix. Enfin, tout ce qui a de la valeur parmi les hommes, biens, marchandises, industrie, talens, n'est que le résultat du travail superflu qui a fait naître toutes les sources de rentes. Le surplus du travail nécessaire, appliqué à la terre, a produit la rente appelée *foncière*. Une seconde manière de convertir en rente une accumulation de travail superflu, est d'acquérir la propriété d'un métier, d'un art, ce qui forme la *rente industrielle*. Le travail qui s'occupe de répandre les produits de plusieurs travaux ou d'un seul travail, le commerce, fait une troisième source de rente qu'on nomme *mobiliaire*. Toutes les richesses que peut produire l'accumulation du travail se renferment dans ces trois centres.

Pour connaître les avantages relatifs des trois espèces de rente, il faut d'abord considérer leurs élémens. Le travail *naturel* qui n'exige que peu ou point d'apprentissage, ne doit pas rapporter autant qu'un travail ap-



*pris* qui est compliqué, long, ou dont le succès est incertain. C'est pourquoi, malgré que le tailleur de pierre et le statuaire fassent à peu près le même travail naturel, le produit n'en est pas égal. La rente industrielle doit donc être plus forte que la rente foncière, par la raison qu'on vient d'en donner, et aussi en raison de sa plus courte durée. De même le commerce qui exige du travail naturel et du travail appris, qui demande des avances et présente des risques, doit produire davantage. Tels sont les rapports des différentes sources de rentes. Voici leurs proportions.

S'il n'y avait pas de proportion entre les sources de rentes, il en résulterait un désordre général. Par exemple : Que la rente de l'argent soit beaucoup au-dessus de celle de la terre, les capitaux afflueront à la première, et il s'en fera dans la seconde un vide nuisible, jusqu'à ce que l'excès amène le remède par une réaction. Ainsi pour un métier, un art décrié ou surchargé, les pères en éloignent leurs enfans, jusqu'à ce que cette désertion les rappelle. Alors l'art ou le métier redevient avantageux, pour déchoir encore s'il se charge trop. C'est ce flux et reflux qui constitue l'équilibre nécessaire dans tout le système de l'économie politique, et c'est *l'équilibre* entre les trois sources de rente qui fait la base de la science. C'est une loi générale de la nature que l'auteur a bien saisie, dont il fait l'application à l'économie politique, et qui lui sert à en résoudre presque tous les problèmes. Comment les diverses sources de rentes ne s'absorbent-elles pas ? Par *l'équilibre* non des produits, mais des intérêts opposés. Comment la richesse circule-t-elle et d'après quelle loi ? Par la loi des fluides, *l'équilibre*. Comment l'impôt ne détruit-il pas la branche à laquelle on l'affecte ? Parce que *l'équilibre* s'établit de soi-même dans toute la masse de la consommation. Pourquoi les nations, au lieu de disparaître en se ruinant, parcourent-elles une période alternative d'accroissement et de décroissement ? Par *l'équilibre* des élémens, de la



richesse et de la consommation. Il se fait des déplacements, des fluctuations; l'ordre des choses ramène toujours à *l'équilibre* le système des rapports qui composent l'économie politique et sociale, système dans lequel il n'y a que des désordres passagers. Quand on dit qu'il y a équilibre entre les sources de rentes, l'on n'entend pas, ce qui serait absurde, que leur produit soit égal; il n'est question que d'égalités relatives.

Les trois sources de rentes, en produisant constamment du travail superflu ou de la richesse, en supposent la consommation. C'est cette consommation de superflu qui s'appelle *lux*. Le luxe doit donc être proportionné à la somme de travail superflu qui se produit dans un Etat. Si cette consommation est égale aux produits des trois sources de rentes, la richesse n'augmente ni ne diminue; si elle est moindre, le surplus non consommé sert à augmenter les sources productives. Si le luxe absorbe plus que les trois sources ne fournissent, le surplus est pris nécessairement sur la portion qui sert à entretenir les sources, et elles décroissent: car il faut pour les alimenter, ainsi que pour alimenter l'homme, la part de *travail nécessaire* sans lequel l'un et les autres périraient. Ce n'est que le surplus, le produit net, qui va se rendre dans le grand réservoir de la consommation qui se nomme le *lux*. Ceci peut servir à vérifier l'espèce d'adage qui dit que *le luxe enrichit un Etat*. Il faudrait d'abord connaître la situation de cet Etat: en effet, et comme l'observe très-bien l'auteur, un grand luxe suppose une grande richesse, mais ne la fait pas; comme un grand train suppose l'opulence de celui qui le prend, mais ne sert pas à l'enrichir.

Nous avons montré la richesse dans ses premiers éléments, dans ses grandes sources et dans leurs rapports. Avant de la suivre dans la circulation, il y a encore une notion nécessaire à acquérir, celle de savoir ce qui détermine le prix des choses. Ce ne peut pas être le hasard: il n'y a plus de place dans le monde intellectuel



pour cette vieille idole. Le prix ne saurait être que le rapport de valeur d'une chose à une autre. L'or et l'argent étant le moyen de comparaison adopté, le prix est donc le rapport de la valeur de chaque chose avec une quantité déterminée de l'un ou de l'autre de ces métaux. Maintenant quelle est la cause qui détermine ce rapport? puisque tout ce qui a de la valeur est le produit du travail, le prix d'un objet devrait être en raison du travail qu'il a reçu. Mais les différences très-grandes qui existent entre le travail naturel et le travail appris, les degrés qu'il y a dans ce dernier, rendent la mesure du travail impossible à fixer; il faut chercher un autre moyen général. L'analyse de la conduite habituelle des hommes dans leurs transactions le découvre.

Tous tendent à obtenir la plus grande part possible de richesse; le vendeur tend à assigner à l'objet de son travail le plus de valeur qu'il peut, de même que l'acheteur cherche à l'acquérir au moindre prix. La nécessité, le besoin, la concurrence interviennent entre le vendeur et l'acheteur, et c'est dans la latitude qui se trouve entre ces deux intérêts opposés, que se détermine le prix des choses. Les extrémités de la lice où luttent le vendeur et l'acheteur, sont d'un côté le salaire du *travail nécessaire*, et de l'autre le plus haut prix que puisse assigner le *monopole*. Si l'objet est de première nécessité, il semblerait que le monopole pût exercer une puissance effrayante. Mais en même tems que la classe nombreuse réduite au *salaire nécessaire* ne peut pas donner au-delà, et qu'il faut ou que ce salaire augmente, ou qu'elle se révolte pour ne pas périr, l'excès des prix fait diminuer la consommation et tourne contre les monopoleurs. Cet effet et la concurrence établissent encore un équilibre. Le prix d'un objet quelconque est donc égal au salaire naturel du travail renfermé dans cet objet, plus à la portion de latitude qui se trouvait entre les intérêts opposés du vendeur et de l'acheteur, et qui a été abandonnée au premier pour son gain. En passant entre les mains des ven-



deurs successifs, pour arriver au consommateur, le prix croît, mais il se détermine entre ceux-ci comme entre les premiers. Chaque acheteur-revendeur rembourse, en achetant, les travaux successifs qu'a reçus l'objet acheté, et se les fait rembourser à son tour, jusqu'au consommateur qui acquitte tout ce qu'a coûté, d'échelon en échelon, l'objet qu'il consomme.

Voilà le mouvement donné à la circulation. Elle a aussi ses lois essentielles. Comme les trois sources de rentes, toutes les branches de commerce se communiquent, ce qui forme de tout le travail humain un système unique de ramifications correspondantes et de canaux analogues, au moyen desquels il circule, en se mettant partout en équilibre. Chaque vaisseau servant à la circulation du travail est accompagné d'un autre vaisseau qui fait circuler l'argent dans un sens opposé: c'est-à-dire que la marchandise s'écoule du premier vendeur au consommateur, tandis que l'argent afflue des mains du consommateur dans la caisse du premier vendeur. Le système de la circulation du travail et de l'argent, son véhicule, pris dans leur ensemble, peut être comparé à celui de la circulation du sang. Ce que le cœur est à cette dernière, les magasins des commerçans le sont à la circulation du travail. L'homme doit à l'une toute son existence physique; il doit à la seconde toute son existence sociale et industrielle. L'auteur épuise tous les rapports de ces deux circulations et ils se trouvent toujours justes.

L'argent devenu la mesure générale qui sert à déterminer les valeurs, doit jouer un grand rôle dans la circulation du travail. Cependant il ne fait pas tout, comme on l'a dit. L'argent est au travail ce que le pinceau est au peintre, la plume à l'écrivain, c'est un instrument nécessaire: Encore y a-t-il cette différence entre ces instrumens savoir, que l'argent peut être avantageusement remplacé par le crédit dont le C. Canard expose avec beaucoup de justesse et de précision les causes, les moyens et les effets. Il fait voir comment s'établit le niveau dans



tous les canaux de la circulation. C'est toujours la théorie des fluides. Il suppose des tubes qui se correspondent par leur base : plus ils sont nombreux, ou plus leur diamètre est grand, moins le fluide qu'ils contiennent est élevé dans chacun. Si une cause quelconque fait hausser ou baisser le niveau dans un de ces tubes, aussitôt il s'abaisse ou s'élève proportionnellement dans tous. Aucune puissance ne peut empêcher cet effet. D'où l'auteur infère par une analogie qu'il a rendue incontestable, que toute prohibition est vicieuse et n'atteint jamais le but qu'on s'était proposé. Si l'on veut réagir par ce moyen contre une autre nation, on commence par se frapper soi-même, en diminuant la consommation et la reproduction. Si l'on se propose seulement de retenir captive la richesse qui s'écoule au dehors, l'on manque encore le but. Une digue peut bien arrêter quelque tems le cours de l'eau : elle élève le niveau, sans rendre les sources plus abondantes. Mais le niveau haussant toujours, il faut que le moment arrive où la digue est surmontée ; alors, ce qui se serait écoulé tranquillement tombe en cascade et porte le désordre, au lieu d'une fertilité régulière.

Au contraire des prohibitions, il faudrait que la circulation eût le plus de rapidité possible, car plus elle est rapide, moins elle exige d'argent. Ce n'est donc point par la quantité de numéraire que possède une nation qu'on peut juger de sa richesse. Cette vérité est maintenant trop connue pour nous y arrêter. Ce qui tient au système de la circulation du commerce et est plus important à établir. Le C. Canard veut pour celui-ci la plus entière liberté et jusqu'à la concurrence étrangère, dans le cas d'infériorité d'industrie. Cette concurrence finit par produire de grands avantages même à la nation inférieure.

La circulation du travail superflu et la fluctuation du niveau de l'argent, sont le baromètre qui marque l'accroissement ou le décroissement de la richesse des nations. Rien n'est long-tems stationnaire dans le monde ; tout croît et décroît, la nature brute, la nature animée, la



nature morale, enfin les empires. On se rappelle les caractères de la richesse ; ils sont les mêmes pour les peuples que pour les individus. Ceux qui sont actifs et que la pauvreté rend économes, consomment moins qu'ils ne travaillent, amassent du travail superflu progressivement, jusqu'au degré où l'activité et l'économie diminuent, où le goût et l'émulation de la consommation superflue s'accroissent ; alors l'énergie se ralentit, le décroissement commence, l'argent tend constamment à s'écouler au dehors et l'inertie arrive. Ce n'est qu'à l'extrémité de cette période que la nation se retrouvant pauvre, redevient active, économe et recommence la période d'accroissement. L'opulence d'une nation ne peut pas toujours croître : l'émulation du travail aboutit à l'émulation de la dépense, au luxe d'ostentation. Cette marche serait calculable, sans les guerres et les révolutions qui l'intervertissent. L'Angleterre semble à l'auteur être prête à commencer la période de décroissement.

Les nations consomment de même que les particuliers. Le maintien des lois qui empêchent les individus de se heurter, qui établissent l'équilibre entre les passions, l'effort politique par lequel on s'efforce vainement d'en établir un entre les gouvernemens, la guerre surtout qui est la crise produite par la fréquente rupture de cet équilibre imparfait, telles sont les causes de la consommation de toutes les nations considérées comme corps politiques. L'impôt fournit à cette consommation. Nous ne parlerons pas d'impôts établis pour favoriser le commerce national, en gênant le commerce étranger, ils sont dans le cas des lois prohibitives et jugés avec elles ; mais des impôts qui ont pour objet de percevoir sur le travail superflu la partie destinée à l'effort politique, ceux-ci seuls font le sujet de la question proposée par l'Institut.

L'impôt ainsi déterminé va puiser dans la masse du travail de toute la nation, en exceptant le travail nécessaire à la conservation de l'homme et des sources de



rentes. Il se perçoit ou à l'origine des sources de rentes, comme l'impôt foncier, alors on l'appelle *direct*, ou au moment que le produit du travail passe dans les mains du consommateur, et c'est ce qu'on entend par *impôt indirect*. Le C. Canard préférerait qu'on appelât le premier, *impôt sur la rente*, et le second, *impôt sur la consommation*, ce qui serait en effet plus exact.

Pour résoudre le problème du concours, et c'en est ici le lieu, il faut savoir comment se répartit l'impôt entre les producteurs de travail ou de rentes et les vendeurs et les consommateurs. Il se répartit de la même manière qu'on a vu, au sujet de la détermination des prix, que se répartissait la latitude existante entre la prétention des vendeurs et le besoin des acheteurs, c'est-à-dire par le jeu et l'équilibre des intérêts opposés. Si le propriétaire est chargé de l'impôt, celui-ci descend d'abord sur le fermier, et de là sur les acheteurs-vendeurs jusqu'au consommateur. Si c'est le consommateur qui paye l'impôt, il remonte du consommateur au premier vendeur. Dans le premier cas, le propriétaire ou le premier vendeur loue davantage sa terre, ou vend plus cher son produit de travail que s'il n'avait point acquitté l'impôt : Dans le second cas, le fermier ou l'acheteur en donne un moindre prix. S'il y a une suite d'acheteurs-vendeurs, il y a aussi une série de marchés liés ensemble qui se sont chargés, chacun selon leur capacité, d'une quantité proportionnelle de l'impôt. L'impôt direct et l'impôt indirect n'ont donc aucune différence dans leur effet.

L'impôt, quel qu'il soit, ne reste pas sur la branche où on l'assied : il se répand par les canaux infinis de la circulation ; ainsi, la diminution qu'opère la saignée n'est pas seulement dans la veine qui a été ouverte, mais proportionnellement dans toutes les veines, dans la masse du sang. La masse de la richesse étant la matière imposable, dans quelque endroit que le gouvernement puise l'impôt, le vide qui se fait est réparti dans tous les canaux de la circulation : *Ce n'est donc pas sur le propriétaire-*



*foncier seulement que retombe toute espèce d'impôt dans un pays agricole ?*

Cette vérité devient encore plus sensible par les effets de l'impôt, qu'il est d'ailleurs bien intéressant de savoir discerner. L'effet réel, ou la charge de l'impôt, diminue le gain des vendeurs et le nombre des consommateurs dans la branche imposée. Ceux qui n'avaient auparavant que le nécessaire sont forcés de s'imposer quelque diminution de consommation ; ce retranchement en occasionne nécessairement d'autres. Il fait refluer ou plus de consommateurs ou plus de producteurs vers les branches collatérales à celle imposée ; ces branches sont dérangées à leur tour par cette affluence et réagissent sur d'autres jusqu'à ce que l'équilibre soit retrouvé. Dans ce mouvement les extrémités et de la population, et des branches de travail qui refluent les unes sur les autres se raccourcissent. C'est donc toujours une crise qui dure jusqu'au rétablissement de l'équilibre et qui peut avoir des suites funestes. Tout nouvel impôt en produit une, puisqu'il faut que le montant de l'impôt se répartisse sur le produit du travail et qu'il en dérange le prix. Donc tout nouvel impôt est mauvais. Par la raison contraire, tout impôt ancien est bon, en ce qu'étant mêlé avec le prix de tous les produits du travail, il n'est en quelque sorte payé par personne, mais par la masse de la richesse.

Rendons encore les effets de l'impôt plus sensibles : qu'on établisse sur la vigne un impôt nouveau que nous supposons être des deux tiers du produit, pour que les effets soient plus marqués. Le propriétaire, ou l'acheteur en supportera d'abord la portion qu'il paye, plus la charge de la diminution de consommation causée par le fardeau qui retombe sur le consommateur. Ceux qui ne boivent du vin que quand il est à bas prix, cesseront d'en boire : voilà une branche de consommation raccourcie par ses extrémités. (S'il s'agissait de pain au lieu de vin, il périrait des individus et la population se raccourcirait en même tems par ses extrémités.) La rente de la vigne devient moins



avantageuse, on la néglige ; les industriels et une partie des capitaux qui lui étaient appliqués, prennent une autre direction. Ils vont augmenter la concurrence et diminuer les avantages dans les autres sources de rente. Beaucoup d'individus des extrémités en souffrent. On arrache des vignes. Mais par cela même et par l'inertie de cette culture, le vin devient rare et plus cher. L'intérêt est rappelé, on replante et l'équilibre se recommence. Comme l'arrachage a été porté à l'excès, on replante trop par le sentiment contraire ; il y a des fluctuations qui durent et varient plus ou moins, jusqu'à ce que l'équilibre soit enfin rétabli. Voilà l'effet de la rupture de l'équilibre. La même chose arrive dans toutes les branches du système économique, en leur appliquant la même supposition.

Quoiqu'il soit à peu près indifférent en soi sur quelle branche frappe l'impôt, cependant pour éviter sa mobilité, il faut l'asseoir sur des objets inhérens à des besoins fixes et non sur des objets fugitifs comme les goûts, ainsi que le sont la plupart des objets de luxe.

Le C. Canard termine son chapitre sur l'impôt, chapitre qui est une véritable théorie, par une censure très-judicieuse de la taxe des barrières et de celle des fenêtres. Il prouve qu'il est impossible pour l'une de connaître le surplus de ce que le public paye au-delà de ce que reçoit le Gouvernement, et que l'autre est d'une injustice révoltante contre le pauvre, puisqu'elle exige autant pour la fenêtre de celui qui est logé dans un cul-de-sac que pour la fenêtre d'un palais. Il propose de les remplacer toutes les deux par un impôt modéré sur le sel, payable aux lieux où il se fabrique. C'est, selon lui, le plus facile à percevoir, le moins sujet à la fraude, le meilleur de tous les impôts.

Puisqu'un impôt s'établit comme une plantation et qu'il faut pouvoir attendre pour en jouir ; puisque la jeunesse d'un impôt est toujours désordonnée et peu productive, quand l'Etat a des besoins extraordinaires et pressans, il ne doit pas frapper un nouvel impôt. D'un autre côté,



en thésaurisant, il nuirait à la reproduction de la richesse et même à l'effort politique. Vaut-il mieux emprunter ? L'emprunt a le double avantage d'obvier à la perte qui résulte de la stagnation de la richesse et d'empêcher les impôts intermittens. En supposant nécessaire l'alternative de payer un nouvel impôt ou la rente d'un emprunt, celle-ci est beaucoup moins onéreuse. Mais pour trouver à emprunter, il faut être solvable, avoir une moralité reconnue, du crédit enfin, car ce mot renferme tout. Si l'on emprunte pour faire la guerre à plus fort que soi, dans le dessein de ruiner un ennemi plus riche que soi, ou qui peut emprunter davantage et plus long-tems ; si l'Etat qui emprunte est mal administré, dans ces diverses hypothèses on empruntera difficilement, peu, et à des conditions dures. Si la fortune de l'emprunteur n'est pas de nature à entrer aisément dans les opérations des prêteurs, si les sources de rentes ne regorgent pas de capitaux, les prêteurs et la matière des emprunts manqueront. Toutes ces différences, celles surtout qui résultent de la nature de la richesse des Etats qui se battent à coups d'emprunts, du degré d'accroissement ou de décroissement de leur système économique, compliquent beaucoup cette question. Le C. Canard l'examine avec la force de sagacité et d'analyse dont il a fait preuve dans tout l'ouvrage. Il pense que les emprunts ne sont praticables que pour les nations dont le système d'économie politique est croissant.

Les principes de l'auteur sont féconds en conséquences lumineuses. Il y en a une surtout qui se présente plusieurs fois à l'esprit. Ce n'est pas une vérité nouvelle ; mais elle n'a peut-être jamais été plus rigoureusement établie, quoiqu'implicite : c'est qu'il faut un gouvernement sage, une administration éclairée, pour avoir un bon système d'économie politique ; que ce n'est qu'avec des principes certains, bien vérifiés, et non avec des idées tumultueuses, brillantes ou gigantesques qu'on administre. Une des plus fortes têtes qui ait appliqué l'analyse philosophique, Hobbes, a dit que le raisonnement n'était qu'un calcul : il



faut qu'il y ait bien de l'analogie entre le raisonnement et l'administration, car on pourrait dire de même qu'administrer c'est calculer.

L'éloge par lequel nous avons commencé cette analyse doit être justifié maintenant dans l'esprit de nos lecteurs. Il y a peu d'hommes auxquels il soit donné de saisir les grandes questions avec autant de puissance que l'a fait dans cette occasion le C. Canard. Il ne marche sur les traces de personne. C'est le sujet et non les livres d'économie politique qu'il a fouillés. Il a résolu la question proposée par l'Institut et répandu des lumières nouvelles sur la science. Son ouvrage est donc une production remarquable.

Quelqu'un que l'on peut supposer être très-versé lui-même dans ces matières, tout en rendant justice d'ailleurs au C. Canard, a paru élever quelques doutes dans le *Journal de Paris*, sur la justesse rigoureuse du principe fondamental *que la terre n'a par elle-même aucune valeur, et que toute la richesse est le produit du travail*. Pour l'infirmier, il a cité les gommes que fournissent spontanément certains arbres, et la poudre d'or qu'on trouve dans le lit des fleuves; mais outre que ces exceptions seraient d'un poids bien léger, l'auteur couronné ne serait sûrement pas embarrassé de montrer comment et ces gommes que les Maures vont chercher dans les déserts d'Afrique, et la poudre d'or elle-même sont des produits de peines, de voyages, de travail enfin qui les fait entrer dans une des trois sources de rentes. Nous ferions un autre reproche au C. Canard, celui de n'avoir pas rendu son livre aussi facile, aussi agréable à lire qu'il l'aurait pu; d'avoir omis des idées intermédiaires, des transitions qui seraient utiles à beaucoup de lecteurs. Si, comme le très-grand mérite de l'ouvrage autorise à le croire, il le fait réimprimer, nous l'engageons à y donner de nouveaux soins. C'est incontestablement avoir beaucoup fait, que de résoudre des difficultés qui n'avaient point été entièrement surmontées, et en les résolvant, d'amalgamer tous



les rayons de lumière qui éclairent une science. Ce service ne peut être méconnu. Mais se borner à l'estime des hommes déjà forts et qui ne craignent point de concentrer toute la capacité de leur attention sur un ouvrage qui la mérite, quand ce même ouvrage pourrait être mis à la portée du plus grand nombre, c'est borner soi-même l'utilité et la gloire de son travail. L. B.

## HISTOIRE.

*HISTOIRE DE FRANCE depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires ; par le C. F. EMMANUEL TOULONGEON, ancien militaire, ex-constituant, membre de l'Institut national de France ; avec cartes et plans. Tome 1<sup>er</sup>, vol. in-4°. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, quai Voltaire, n° 2 ; et à Strasbourg, Grand rue, n° 15. De l'imprimerie de Didot, jeune.*

L'HISTOIRE contemporaine a, surtout à l'époque d'une grande révolution, des avantages et des inconvéniens qui sont assez généralement aperçus ; les inconvéniens n'empêchent pas que ceux qui se sentent portés vers le genre historique, qui ont observé de près le cours des événemens et ont cru en pénétrer les causes, plus frappés des avantages, ne s'empressent de traiter un sujet dont ils semblent craindre que le tems ne diminue et la connaissance et l'intérêt. Aussi notre révolution, avant d'être terminée, a-t-elle déjà compté un assez grand nombre d'historiens : En voici un nouveau qui se présente dans la carrière. Son épigraphe *et quorum pars* rappelle la place d'où il a pu, dans les trois premières années, observer le cours des choses ; et le souvenir du rang qu'il a tenu dans la première de nos assemblées nationales, dit assez sous quel aspect il a dû voir ce qu'il va raconter.

Les sources où il annonce avoir puisé doivent inspirer



la confiance , surtout à l'égard des événemens militaires. Les dépôts qui lui ont été ouverts , le seront sans doute à tout français d'un talent et d'un civisme connu qui voudra traiter l'histoire de la guerre de la liberté ; mais le C. Toulangeon y puise le premier ; et ce qu'il en a tiré pour le récit de cette première campagne de 1792 , qui décida du sort de la France , promet , pour les narrations de ce genre , un intérêt et une exactitude dont rien n'approche dans les autres histoires publiées jusqu'à ce jour.

Quant aux événemens politiques et à ces mouvemens intérieurs dont la suite et l'enchaînement sont la révolution elle-même , l'auteur rapporte avec sincérité tous ceux qu'il a pu bien connaître ; mais il en est plusieurs sur lesquels il pourrait se demander à lui-même s'il a eu des mémoires assez sûrs et des renseignemens assez directs. Il en est aussi qu'il paraît n'avoir vu qu'à travers quelques préventions relatives , sinon aux faits , du moins aux personnes. Tout cela est inévitable sans doute dans une histoire contemporaine , surtout lorsqu'une partie des acteurs vit encore , lorsqu'on peut les rencontrer dans le monde et se replacer dans la même mesure de liaison ou d'éloignement où l'on était avec eux.

Une autre cause peut encore influencer sur la manière de présenter les faits de la révolution française. Elle parut d'abord se diriger vers un but qui suffisait à presque tous ses partisans ; mais ils ne s'accordaient pas ainsi sur la manière de l'atteindre. Les uns croyaient pouvoir faire d'un roi , jusqu'alors absolu , le chef d'un gouvernement monarchique tempéré par une constitution représentative. Les autres ne croyaient pouvoir obtenir cette modification qu'avec un changement de dynastie. Ceux-ci tentaient du moins une chose possible. Ils eurent longtemps l'avantage , et réussirent par degrés à mettre si bas le pouvoir qu'ils attaquaient sans cesse , que lorsque les premiers l'emportèrent à leur tour , voulant relever ce pouvoir , ils le précipitèrent dans une fausse démarche qui le perdit.

Pour



Pour tout observateur attentif la royauté fut détruite en France, et la République devint inévitable le jour de la fuite du roi, ou du moins le jour où il fut arrêté dans sa fuite. Un parti républicain commença dès-lors à se montrer. Il prit des forces pendant la durée de l'Assemblée législative, et les partisans du changement de dynastie furent bientôt contraints de marcher avec lui; car pour leur dessein, comme pour celui des partisans de la République, il fallait commencer par abattre le trône déjà ébranlé et miné de toutes parts, et qui se détruisait lui-même par une conduite mêlée de faiblesse et de perfidie. Le parti qui tenait pour la simple modification du pouvoir, resta trop faible contre ces deux partis réunis et contre les royalistes purs, qui s'obstinaient à vouloir rétablir les choses dans l'état où on les avait prises. Il succomba, mais un grand nombre de ceux qui le composaient alors lui sont restés fidèles; ceux même qui depuis l'établissement de la République ont renoncé à leur premier projet, n'ont pas pour cela renoncé tout à fait à leur opinion; et lorsqu'ils ont à raconter les événemens et les crises qui amenèrent le gouvernement républicain, il ne dépend pas toujours d'eux d'observer cette impartialité scrupuleuse qu'ils ont promise, quoiqu'ils en aient pris l'engagement avec eux-mêmes.

On voit en lisant cette histoire que son auteur s'est quelquefois trouvé dans cette position délicate. Il serait facile de citer divers exemples qui le prouvent évidemment; mais cela entraînerait des discussions, et sur les choses et sur les personnes, dont ce n'est pas ici le lieu.

Ce qu'on lit avec un intérêt indépendant de toute opinion et de toute nuance d'opinion, c'est la belle campagne de Dumourier dans l'Argonne, terminée par la glorieuse journée de Valmy. Les lieux sont fidèlement décrits; les positions des différens corps, les marches, les campemens, les moindres affaires de postes sont rappelés; le système nouveau qu'essayait alors pour la première fois ce général, est expliqué d'une manière qui doit plaire infiniment





aux militaires ; il doit satisfaire aussi tous les lecteurs amis de leur pays , qui voient se développer sous leurs yeux les moyens d'où dépendit alors le salut de la patrie.

Nous citerons ici le portrait que fait le C. Toulangeon de ce Dumourier qui sacrifia depuis une gloire militaire si brillante à de fausses combinaisons politiques. Il fera connaître à la fois et ce singulier personnage historique et le talent de l'historien.

» Dumourier était le commencement d'un grand homme : ardent à concevoir , prompt à entreprendre , rapide dans l'exécution , il savait tout voir à une certaine distance autour de lui ; mais il ne savait pas prévoir.... Né roi , Dumourier eût été obéi , servi , suppléé par des ministres et des généraux qui eussent fait d'office ce qu'il aurait oublié : Il avait plutôt des éclairs de génie qu'un talent mûri et achevé : Trop prompt pour tout voir , les avantages d'un plan lui sautaient aux yeux : Il dédaignait , ou n'apercevait pas les inconvéniens. Confiant dans ses ressources , il changeait de plan militaire ou de système politique , toujours se croyant sûr de maîtriser les difficultés. Il fut en six mois homme à projets , ministre , royaliste , constitutionnel , girondin , jacobin , républicain , général , vainqueur , conquérant , fugitif et proscrit , sans trop se souvenir du rôle de la veille , ni s'occuper beaucoup du rôle du lendemain. En ne lui donnant pas le même rôle à jouer long-tems de suite , la nature et la fortune l'avaient mis à sa place. Il se la marqua parmi les généraux du premier ordre , par sa campagne de l'Argonne , etc. »

Ce n'est pas le seul caractère que l'auteur ait peint. On trouve dès le commencement de son histoire , un triple portrait moins brillant , mais peut-être plus difficile par la diversité des nuances , et qui ne manque ni de coloris ni de ressemblance. C'est celui d'une association , célèbre dans les premiers tems de l'Assemblée constituante , et dont un seul membre a survécu aux orages au milieu desquels ils se jouaient alors avec tout l'essor de la jeunesse et du talent. « Trois jeunes hommes , dit le C. Toulangeon ,



fondèrent cette association : Duport , membre du parlement de Paris : il s'y était déjà fait connaître dans le parti opposé à la cour : homme d'une fermeté d'esprit et de caractère prématurée , ayant de l'élévation dans l'ame et dans la pensée , systématique et exalté , il eût voulu deux siècles plutôt être chef de secte religieuse. Lameth ( Alexandre ) doué d'une politique fine et déliée qui presque toujours dans un tems de troubles rend nécessaires les moyens de l'adresse active et entreprenante ; et Barnave , plus jeune encore , qui s'était déjà fait remarquer dans les troubles du Dauphiné par un vrai talent d'orateur ; il était la parole du conseil , confiant , audacieux à la tribune. Les rôles étaient partagés : Duport pensait ce qu'il fallait faire , Barnave le disait et Lameth le faisait. Il serait difficile de dire s'ils voulurent d'abord autre chose que de l'éclat ; mais ils y réussirent d'autant plus aisément que ce triumvirat n'inspira d'abord qu'un intérêt de jeunesse sans défiance. On commença par rire de ses prétentions , on finit par leur céder. Il fut , surtout au commencement et presque jusqu'à la fin de cette session , le premier moteur de la société des jacobins : Il fit , défit et refit à peu près ce qu'il voulut : personne ne convenait de son influence , mais elle existait . . . . Il fit tout le bien qui se serait fait sans lui et souvent plus de mal qu'il ne croyait en faire. On crut long-tems que Duport était un agent secret des grands corps auxquels il avait appartenu. Duport était assez exalté pour être instrument sans le savoir , mais il avait l'ame assez haute pour n'y pas consentir : Lameth voulait ce qui mène à la fortune , les places , les ministères , les grands emplois : Barnave voulait de la gloire ou plutôt de la célébrité : il l'obtint , et la paya ensuite de sa tête , au tems où toutes les dettes contractées s'acquittèrent ainsi , etc. »

Ces deux citations doivent suffire pour donner une idée du style de l'auteur , dans la partie la plus difficile et la plus brillante de l'histoire , celle des caractères ; à l'égard de la partie narrative , elle est écrite avec pureté



et clarté, quelquefois même avec force et concision. Mais quelquefois aussi l'historien disserte au lieu de narrer, son style descend des formes de l'histoire à celles des mémoires particuliers, vaincu pour ainsi dire par la force des choses, qui veut que les témoins et les acteurs des événemens historiques puissent rarement faire autre chose que des mémoires, dont la réunion et la comparaison forment ensuite les vrais matériaux de l'histoire.

On n'en doit pas desirer moins vivement que le C. Toulangeon achève l'entreprise qu'il a commencée. On doit surtout attendre avec impatience les détails des belles campagnes, et des innombrables faits d'armes qui ont immortalisé les armées républicaines, et aussi solidement que glorieusement fondé la République. C'est en quelque sorte s'associer à leur gloire que de bien peindre les exploits qui la leur ont acquise, et de les célébrer dignement.

G.

## V O Y A G E S.

*VOYAGE dans l'Empire ottoman, l'Egypte et la Perse ; fait par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République. Par G. A. OLIVIER, membre de l'Institut, de la Société d'agriculture du département de la Seine, etc. ; avec atlas. Tom. 1<sup>er</sup> in-4<sup>o</sup>, ( 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> in-8<sup>o</sup>.) A Paris, chez Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n<sup>o</sup> 18. — An IX.*

CE voyage, dans des pays intéressans par eux-mêmes, c'est-à-dire, par les productions qu'ils renferment, et les souvenirs qu'ils rappellent, doit acquérir un intérêt de plus par les circonstances actuelles et la direction générale des esprits.

Les journaux ont rendu compte de ce tome 1<sup>er</sup>, concernant l'Empire ottoman. Mais les uns, trop bornés dans leur cadre, n'ont pu en donner qu'une idée aussi vague que superficielle ; quelques autres ont moins fait connaître



l'ouvrage même, que les opinions particulières de leurs rédacteurs, ou n'ont guères fait mention que des premiers chapitres.

Nous pensons que le meilleur moyen de rendre compte des ouvrages de ce genre, dont le mérite essentiel doit reposer sur les faits positifs et les observations exactes qu'ils renferment, c'est de relever et de noter, comme dans une sorte de table indicative ou de récapitulation commémorative, ce que chaque division présente de saillant, de neuf, d'intéressant, de plus propre enfin à exciter l'attention ou à satisfaire la curiosité du public en général. Alors on aura mis ce public à portée de faire ses recherches, d'établir ses comparaisons, de juger au premier coup-d'œil de ce qui caractérise spécialement ce voyage, et de ce qui doit principalement distinguer ce voyageur de tous ceux qui l'ont précédé.

C'est ce que nous allons exécuter.

Arrivé à Constantinople, l'auteur en décrit ainsi le site :

» Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la vue de cette grande ville et de ses habitans. Sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente ; l'entrée du Bosphore ; le port et les faubourgs de Galata, de Péra et de Saint-Dimitri ; Scutari et les collines verdoyantes qui se trouvent en arrière ; la Propontide avec ses îles ; plus loin le Mont-Olympe couvert de neige ; partout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe, tout cet ensemble présente divers tableaux qui ravissent et étonnent. »

Il retrace ensuite le caractère des Musulmans, des Grecs, des Arméniens et des Juifs que cette grande ville rassemble.

» Les Musulmans ont en général peu d'instruction, beaucoup de fanatisme et un orgueil ridicule. . . . . Peu d'entre eux ont quelque teinture de mathématiques et d'astronomie. Leur médecine consiste en quelques pra-



tiques transmises de père en fils. Ils n'ont aucune idée d'histoire naturelle, de physique, de géographie, de marine et de tactique militaire. Ils ne connaissent de l'histoire que ce qui leur est relatif; et ils sont à l'égard des autres peuples, et même à l'égard de ceux qui les ont précédés sur le territoire qu'ils occupent, de l'ignorance la plus complète. Presque tous les arts sont dans l'enfance ou sont ignorés chez eux, si nous en exceptons la teinture, la fabrication de diverses étoffes, celle des lames de sabre et de couteau. »

La population de Constantinople et des environs, d'après la distribution de la quantité de blé et de farine que le gouvernement fait faire, est évaluée à plus de 500,000 habitans.

Tout l'argent versé dans cette capitale, par les impôts, par les présens donnés aux hommes en place, les honoraires des hommes d'affaire, le revenu des mosquées, les apanages des grands, est évalué à deux cent millions de livres.

Le sérail du grand-seigneur; l'origine des liaisons de Hussein capitan-pacha avec Sélim III; quelques détails sur la marine et sur les établissemens qui y sont relatifs; les tombeaux des Arméniens, et les cimetières de Scutari; la description des environs de Constantinople et du Bosphore, sont les objets successivement offerts à l'attention du lecteur, et dignes de la fixer.

Après avoir parcouru les environs de la capitale de l'Empire, présenté la nudité des champs et les terribles effets que le despotisme produit sur l'agriculture, l'auteur se transporte à l'embouchure de la mer Noire, où il trouve tout le terrain volcanisé dans une étendue de plusieurs lieues.

Il indique l'erreur que présentent les cartes de la mer Noire; il décrit les environs de Belgrade, où il trouve quelques indices d'une mine de charbon de terre, que les Turcs n'ont point encore exploitée.

Il fait connaître la culture et les productions des Isles-Princes.



L'entrée dans un harem , conduit aux mariages des musulmanes. La loi permet trois manières de cohabiter avec les femmes : on épouse les premières ; on loue les secondes ; on achète les dernières. La polygamie et ses résultats ; l'influence des femmes dans toutes les affaires ; le marché des esclaves femelles ; la manière affectueuse dont les mères traitent les nourrices , lorsqu'elles sont obligées d'y recourir, sont des objets liés ensemble par les mêmes rapports et le même intérêt.

A l'origine de la révolte de Passwan-Oglou , succède un précis historique des événemens qui en ont été la suite.

Quelques détails sur la température de Constantinople , et sur l'origine des vents. Malgré la multitude des chiens qui se trouvent dans les villes de la Turquie, la rage est inconnue dans tout l'Orient.

L'auteur a remarqué deux sortes de peste : l'une endémique , dont la marche est lente et uniforme , et dont les symptômes sont très-caractérisés ; l'autre , épidémique , s'étend avec une rapidité étonnante , se communique avec la plus grande facilité , et enlève presque tous ceux qui en sont frappés. La peste devient plus rare à mesure qu'on s'éloigne des ports de mer , et qu'on s'enfonce dans l'Asie-Mineure et la Syrie. Les Persans n'en sont presque jamais affligés. — Moyens curatifs.

Le pouvoir judiciaire est entre les mains des uhlemas. — Tribunaux de justice. — Ministres immédiats de la religion.

Le pouvoir militaire et le pouvoir administratif résident entre les mains des pachas à deux et à trois queues. — Divisions des pachaliks. — Des gens de guerre.

Le despotisme à Constantinople , n'est pas aussi terrible ni aussi calamiteux que dans les provinces. » Ce qui retarde la ruine totale des provinces , ce sont les *ayams* (mot arabe qui signifie œil) , dont l'emploi est de veiller à la sûreté et à la fortune des particuliers , au bon ordre et à la défense de la ville , de s'opposer aux



entreprises injustes des pachas, aux avanies des gens de guerre, et de concourir à la juste répartition des impôts. »

Après avoir parlé du grand-visir, des limites de ses pouvoirs et des changemens que Sélim opère dans le gouvernement par la création d'un nouveau divan, l'auteur présente le tableau raisonné des substances qui arrivent à Constantinople, pour la consommation des habitans, ou pour être transportées en Europe par la voie du commerce.

Ses idées sur le drogmanat, et ses souhaits pour l'encouragement de la caravane, méritent quelque attention.

Il quitte Constantinople, touche au golfe de Munda-nia et séjourne quelque tems aux Dardanelles. Il nous fait connaître un chantier turc et les chênes qui servent aux constructions navales; l'Hellespont et les villes situées sur ses rives; les productions et le commerce de ces contrées; les ruines de Sestos et d'Abydos.

Il décrit tout le sol de la Troade; suit le cours du Scamandre, du Simois, du Tymbrius, et nous donne une carte très-bien faite de cette contrée.

L'une des sources du Scamandre, un peu tiède, rappelle celle dont parle Homère.

La hauteur du Cotylus, le point le plus élevé du Mont-Ida, est à peu près de 775 toises au-dessus du niveau de la mer.

Les naturalistes n'avaient point eu encore la description du chêne qui produit la galle du commerce.

A six lieues au sud du cap Sigée, on trouve les ruines d'Alexandria-Troas.

» Les Grecs n'ont point à Ténédos cette gaieté qu'on leur voit dans les autres îles: silencieux et mornes dans les rues, ils osent à peine se récréer chez eux; ils évitent les plaisirs bruyans qui attireraient infailliblement sur eux l'attention des Turcs, et réveilleraient sur eux toute leur cupidité; mais lorsqu'ils le peuvent sans danger, ils se livrent à une sorte d'abandon et de délire. »



L'île de Lesbos est presque toute volcanique. Sa population est d'environ vingt mille Grecs et d'autant de Turcs. Sa principale production consiste en huile ; beaucoup de vélanède ; fort peu de coton et de soie. Le vin y est mauvais.

Scio est moins fertile et un peu moins étendue que Lesbos, et sa population est cependant de 110 mille habitans. Mais Lesbos est courbée complètement sous le joug du despotisme, et Scio jouit encore d'une ombre de liberté.

Le mastic est regardé comme une des productions les plus importantes, et la plus précieuse, puisque les habitans lui doivent leurs privilèges. On nourrit les vers à soie avec les feuilles du mûrier noir, ou mûrier d'Espagne. Les citrons et les oranges, sont les principales productions de l'île. Le commerce des différentes étoffes fabriquées à Scio, est évalué à plus de 6,000,000 liv.

L'auteur parcourt et décrit successivement Tlhesmé sur la côte d'Asie, les îles de Tyne, Andros, Myconi, Délos, Naxos, Paros, Antiparos, Nio, Cimolis, Polino, Milo et Santorin.

Cimolis a donné son nom à une terre que l'auteur regarde comme une décomposition des porphyres, occasionnée par l'action lente et successive des volcans dont toute l'île présente des traces. A l'ouest de l'île, les sépultures, et des fragmens de brique et de poterie, indiquent la position de l'ancienne ville.

Polino, ou île brûlée, présente la même organisation que Cimolis. Serpent inconnu, qui appartient au genre *Boa*.

Milo ne présente plus que l'image de la destruction et de la mort. Cette île est entièrement volcanique, et une partie est encore travaillée par les feux souterrains. Il s'élève de la montagne *Calamo*, de la fumée et des vapeurs sulfureuses. On retire des grottes qui sont à l'est de la ville, l'alun de plume, dont les anciens et les modernes ont également parlé.



Découverte des ruines de l'ancienne ville, ainsi que des sépultures à l'est de ces ruines, dont aucun voyageur n'avait parlé. » Quiconque a vu les catacombes des environs d'Alexandrie, reconnaîtra ici le même génie et le même goût qui a formé les premières. On en trouve sur le nombre qui ressemblent entièrement à certaines chambres des catacombes de l'Égypte, où l'on voit des colonnes taillées dans le tuf, des façades sculptées autour des sarcophages, et même des guirlandes peintes sur le ciment dont elles étaient revêtues à leur intérieur. Mais celles de Milo sont en général plus petites que celles de l'Égypte, et nous n'en avons rencontré qu'une seule dans ce quartier, qui fût distribuée en plusieurs chambres, venant toutes aboutir à un vestibule commun. »

« Rien de plus affreux que le déchirement qui s'est opéré sur toute la côte intérieure de *Théra*, de *Thérasia* et d'*Aspronisi* : rien de plus étonnant que la formation de la rade et des trois îles qui sont sorties du fond de la mer à des époques connues. La côte de Santorin, élevée en quelques endroits de près de cent toises, se présente comme une montagne coupée à pic, formée de diverses couches et de divers bancs de matières volcaniques..... Si l'on réfléchit aux changemens considérables qu'a éprouvés l'île de Santorin par l'effet du volcan qui agit sur elle depuis un tems fort reculé, on y remarquera quatre époques principales, bien distinctes les unes des autres. » La population de cette île excède 12,000 âmes. Ses principales productions sont le vin et le coton. Plusieurs erreurs commises par Tournefort et Choiseul, à l'égard de Santorin, se trouvent rectifiées.

A la description de Candie, de Réthymo, et des environs de la Canée, succèdent des observations sur les vents et les mines de *Paléo-Castro*.

Les trois derniers chapitres de ce volume sont consacrés à la description de Crète, aux productions de cette île, à sa température, à l'industrie et au commerce de ses habitans. « Parmi les peuples qui habitent aujourd'hui



l'île de Crète, on remarque les Abadiotes, musulmans de religion, arabes d'origine, et restes de ces Sarrasins dont nous venons de parler.... On regarde les habitans des hautes montagnes situées au midi de la Canée et de Réthymo, comme les véritables descendans de ces fameux Crétois si long-tems les maîtres du pays. Connus aujourd'hui sous le nom de *Sphaciotes*, on les distingue des autres grecs par leur taille élevée, par leur bonne mine, par leur amour de la liberté, par leur courage, leur adresse, et surtout par la haine qu'ils ont vouée aux usurpateurs de leur île. » A l'historique des guerres qu'ils ont à soutenir avec les Turcs, suit l'histoire de Lambro Cansiani.

Dans l'atlas qui accompagne ce volume, et dont on ne peut que louer l'exécution sous tous les rapports, on trouve : 1<sup>o</sup> une *carte générale* représentant la Grèce, l'Archipel, et une partie de l'Asie mineure ; 2<sup>o</sup> Bosphore de Trace ; 3<sup>o</sup> plan du fond du golfe de Mundania ; 4<sup>o</sup> Hellespont ; 5<sup>o</sup> carte de la Troade ; 6<sup>o</sup> plan des îles de Milo, de l'Argentièrre et de Polino ; 7<sup>o</sup> plan de l'île Théra ou Santorin ; 8<sup>o</sup> golfe de la Sude en Candie ; 9<sup>o</sup> cimetière turc ; 10<sup>o</sup> femmes de Scio ; 11<sup>o</sup> femmes de l'Argentièrre ; 12<sup>o</sup> chêne à cupule chevelue ; 13<sup>o</sup> chêne vélani ; 14<sup>o</sup> chêne qui produit la galle du commerce ; 15<sup>o</sup> même chêne avec un fruit ; 16<sup>o</sup> reptiles de l'Archipel ; 17<sup>o</sup> coquilles terrestres.

Nous pensons que ce précis sommaire doit suffire pour faire pressentir le mérite particulier et l'intérêt général attachés à ce Voyage, au moment surtout où l'Orient ouvre de nouveau toutes ses portes au commerce et aux sciences, pour enrichir également, l'un, de ses productions, les autres, de ses ruines.

M.



---



---

## LITTÉRATURE. — POÉSIE.

*LE VALET DU FERMIER*, poëme champêtre ; par ROBERT BLOOMFIELD, traduit de l'anglais sur la dernière édition. 1 vol. in 12, sur papier superfin d'Angoulême, orné de dix jolies gravures. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port. Papier vélin, dont il a été tiré quelques exemplaires, 5 fr., et par la poste, 5 fr. 50 c. A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, palais du Tribunal, Galeries de bois, n° 240.

Voici un phénomène littéraire : Un simple cordonnier, sans autre éducation préparatoire que d'avoir appris à lire et à écrire, n'ayant vécu qu'avec des artisans occupés comme lui de leur métier, a conçu et exécuté, en travaillant dans un grenier, au milieu de ses camarades, un poëme qui excite de l'enthousiasme en Angleterre. Selon le traducteur, quelques jugemens l'ont mis au-dessus de toutes les productions dans le genre pastoral, depuis Théocrite. On peut raisonnablement supposer de l'exagération dans cet éloge ; mais en prenant une opinion beaucoup au-dessous, il résulte encore que le cordonnier Robert Bloomfield est un poëte très-distingué, qui a combiné les moyens de peindre la nature champêtre avec une action et les idées morales qui se marient le plus heureusement à ce sujet. Nous reviendrons sur les détails personnels au poëte.

Son cadre est *les Saisons*, et ce choix, après Thompson, n'est pas ce qu'il y a de moins extraordinaire, surtout quand on a reconnu que le nouveau chantre des saisons est aussi original que le premier. Le héros est un valet de fermier. Cette profession n'est point au-dessous de la poésie en Angleterre. *Gilles* (c'est le nom du héros), roule en paix ses jours, selon l'expression de l'abbé Delille, dans les travaux de l'année rurale.

Mais l'invocation du poëte, ainsi que l'argument de



chaque chant , donneront une idée plus immédiate du plan et de l'ordre des idées.

1<sup>er</sup> *Chant.* — LE PRINTEMPS. — Invocation. — Tems de la semence. — La herse. — Promenade du matin. — La laiterie. — Le fromage de Chester. — L'arrivée du printemps. — L'amour des brebis pour le changement. — Jeux des agneaux. — Leur sort.

2<sup>e</sup> *Chant.* — L'ÉTÉ. — L'on sème le navet. — Le blé mûrit. — Les moineaux. — Les insectes. — L'alouette. — La moisson. — La laitière. — Les travaux de la grange. — L'oie. — La nuit. — Un orage. — La moisson rentrée. — Réflexions.

3<sup>e</sup> *Chant.* — L'AUTOMNE. — Le gland. — Les pourceaux dans le bois. — Semence (1) du blé. — L'église. — Les filles du village. — Histoire d'une fille insensée. — La cabane au milieu des champs. — Espérance trompée. — Réflexions sur le parc d'Euston. — La chasse du renard. — Les longues nuits. — Adresse à l'hiver.

4<sup>e</sup> *Chant.* — L'HIVER. — Tendre sollicitude pour le troupeau. — Navets gelés. — La nuit. — Maison du fermier. — Coin du feu. — Avis et instructions du maître. — Soins nocturnes de l'étable. — Dobbin (cheval de ferme). — Le cheval de poste. — Chiens attaquant le bétail pendant la nuit. — Mouvemens que cet événement occasionne. — Le spectre. — Naissance des agneaux. — Retour du printemps.

Voici l'invocation et le début :

« Esprit céleste , qui que tu sois , salut ! Chaleur impétueuse , source des plaisirs les plus vifs , tu triomphes  
» de la pauvreté même. Sois ma muse ! et toujours fidèle ,  
» parcours avec moi les sentiers de l'humble obscurité.  
» Mon chant ne retracera point les actions des héros ;  
» les Alpes ni leurs merveilles ne retentiront point dans  
» mes vers ; la cataracte rugissante , ni la montagne au  
» sommet couvert de neige n'y répandront point la ter-

---

(1) Il faudrait semailles.



» reur. Les scènes sublimes de la nature n'ont jamais at-  
 » taché mes regards et la science ne m'a point conduit à  
 » travers l'immensité des cieux. De moindres objets  
 » excitent mon enthousiasme. Oh ! décris cet enthousiasme, embrâse mon cœur et que mon ame livrée toute  
 » entière à la reconnaissance, célèbre les bienfaits qui  
 » comblèrent mon jeune âge. Porte-moi dans les régions  
 » brillantes de l'imagination ; mais donne toujours à mes  
 » souvenirs la forme aimable de la vérité. »

« Et vous occupations champêtres ! embellissez mon  
 » chant : il appartient au serviteur le plus humble, à celui  
 » dont les jours s'écoulant, ainsi que ses travaux, ne  
 » laissent aucune trace de plaisirs ou de peines. Cepen-  
 » dant chaque sentier de la vie est semé de peine et de  
 » plaisir, et la jeunesse éprouve des sensations qui lui sont  
 » propres, des douleurs soudaines, passagères comme la  
 » rosée, un bonheur né de bagatelles et de bagatelles  
 » toujours renaissantes. Tel vivait Gilles : doux, pauvre  
 » et privé de son père, le travail était son partage ; mais  
 » il n'avait à redouter ni les coups, ni la tyrannie. Sa vie  
 » était une servitude gaie et constante. Etranger au monde,  
 » son maintien était timide ; les champs furent son étude  
 » et la nature son livre : et lorsque les saisons amenaient  
 » tour à tour la chaleur et le froid, le calme et la tem-  
 » pête, quoique chaque révolution variât son emploi,  
 » chaque nouveau devoir lui apportait sa part de plaisir. »

Gilles fait connaître la ferme et le maître qu'il sert et entre en matière par la description du printems et des diverses occupations qui se partagent ses journées. C'est une suite de tableaux charmans de vérité et souvent de coloris. On est conduit de l'un à l'autre par des transitions naturelles et variées. Des sentimens doux et quelquefois légèrement teints de cette mélancolie qui fait le charme de la poésie anglaise animent ces naïves peintures. Un des plus grands sujets d'étonnement est la correction du dessin, pour suivre notre métaphore, et le goût rare, pour le pays, avec lequel les détails ont été distribués.



La charrue après avoir été long-tems endormie quitte enfin son abri. Gilles sillonne la terre, ensevelit la semence dans son sein humide. Quand il a completé cet ouvrage, « le fermier reconnaissant abandonne le reste » au ciel. Toutefois l'ame agitée, souvent il promène autour de lui ses regards inquiets, remarque la première tige de verdure qui s'ouvre un passage, voit en imagination trembler son avoine déjà mûre, son seigle à la tête touffue se jaunir au soleil. Mais le grain mûri n'est pas encore en sûreté, etc.

Quand Gilles a fini aux champs, il regagne la ferme où des occupations différentes l'attendent. « Pendant que » la laitière, au milieu des vapeurs du lait et de la crème, chante et dispose ses vases, Gilles docile à son commandement, gagne en sifflant la prairie, pour en amener le bétail. Le cri d'appel retentit au loin..... Des pas tardifs marquent la répugnance à lui obéir. Cependant les vaches soumises se suivent l'une l'autre; une d'elles, toujours marche la première partout où l'instinct les conduit. Sa préséance, fruit de plus d'un combat, ne lui est pas disputée: elle la conserve avec une fierté jalouse..... Riante comme le matin, accompagnant sa maîtresse, je vois venir Marie: toutes deux sont suivies de Gilles. Un simple trépied forme leur siège; leurs vases sont polis et brillans. Sous l'épais ombrage des ormes commence leur travail, commence le chant joyeux. De la mamelle remplie découle un ruisseau abondant, tandis que la bergère au teint de rose chante le rêve de quelque amant, et que Gilles tapi sous un arbre voisin, ne le cède à personne ni en gaîté, ni en amour du travail.... Il n'est point ambitieux, sans ambition est aussi sa maîtresse qui prête son aide à côté de la jeune servante. Elle contemple avec joie cette source de l'industrie commune et emporte un des vases rempli jusqu'aux bords. Rendu à la liberté, le troupeau regagne la prairie, en attendant que le soir le ramène avec une charge nouvelle.



» La laiterie exige maintenant des soins particuliers  
 » et la moitié de la famille y trouve de l'emploi.....  
 » Chacun s'occupe, Gilles obéit à tous : c'est lui qui met  
 » la pompe à sec et procure le fagot qui pétille. Le pour-  
 » ceau bruyant lui demande sa nourriture. Toute la gente  
 » caquetante attend de sa main les dons auxquels ils ont  
 » tous un droit égal. Ainsi se passe la matinée, et l'on  
 » voit avec plaisir le fromage nouveau mis dans la presse.  
 « Le fromage de ton pays (Chester) n'a point de rival,  
 » ô Gilles ! son nom seul fait naître le sourire et son  
 » excellence est passée en proverbe, même dans la capi-  
 » tale, tombeau des provisions ! marché sans cesse affamé !  
 » métropole immense, mais dépendante, où l'on entasse  
 » dans des réduits sans air la foule qui s'y précipite au  
 » milieu de vapeurs empestées et de métiers assourdis-  
 » sans. Semblable à un tourbillon tu dessèches les pays  
 » d'alentour, etc..... »

Voici une description du printems qui a été admirée dans l'original pour la beauté des images, la richesse et l'harmonie du style :

» Advancing spring profusely spreads abroad  
 » Flow'rs of all hues, with sweetest fragrance stor'd ;  
 » Where'er she treads, love gladdens every plain,  
 » Delight an tiptoe bears her lucid train ;  
 » Sweet hope with conscious brow besore her-flies,  
 » Anticipating wealth fram summer Shies ;  
 » Al nature feels her renovating sway. »

La description des jeux des agneaux est une des plus agréables du premier chant : » Dites, vous qui avez senti  
 » le sourire matinal du printems, cette verdure, les dé-  
 » lices de l'ame ; dites, avez-vous écouté vos transports  
 » ravissans ? une joie céleste a-t-elle brillé dans vos yeux,  
 » lorsque vos agneaux dans leur folâtre orgueil bon-  
 » disaient devant vous, ou formaient à vos côtés un  
 » groupe innocent ?..... Quelques-uns commencent une  
 » course peu longue mais vigoureuse. La honteuse indo-  
 » lence a fui de ces lieux. Ainsi appelés à la lutte, voyez  
 comme,





» comme, un à un, rassemblés de toutes parts, ils s'échap-  
 » pent impatiens, avec mille jeux, milles attitudes di-  
 » verses !.... En un moment ils partent vifs, impétueux ;  
 » ils sautent et le gazon tremble au loin. Ils descendent  
 » la pente, franchissent la colline : là, hors d'haleine,  
 » ils s'arrêtent. Cependant ils peuvent à peine se retenir :  
 » un oiseau, une feuille va les faire partir de nouveau.  
 » Un souffle plus fort dispose-t-il des débris de la rose  
 » sauvage ? leurs faibles membres tentent de nouvelles  
 » épreuves. Semblable à la fleur déchirée, ce bel assem-  
 » blage s'écarte. Oh ! rose éparse, triste emblème de leur  
 » sort ! Aussi frêles que toi, ils périssent, quand ils ne font  
 » que fleurir. L'innocence plaide en leur faveur ; leurs  
 » mères furieuses déplorent l'acte barbare, mais en vain ;  
 » le berger est arrivé, messenger de sang : il les arrache  
 » bélans à leurs jeux, à leur nourriture. La tristesse appe-  
 » santit son front, la pitié déchire son cœur : le boucher  
 » attend, il demande que les prémices du troupeau meu-  
 » rent et se rit de leur vie et de leur liberté..... Mais  
 » écartons l'indignation, écartons les idées sinistres ; que  
 » cette image odieuse ne soit plus présente à mon ame ;  
 » que des objets rians accompagnent mes pas sous les  
 » rayons puissans de l'été ; qu'une douleur stérile et des  
 » soins superflus ne règnent point dans mes vers, quand le  
 » sujet que je veux traiter est la joie universelle. »

Il y a dans le deuxième chant un petit tableau de genre, très-joli et que j'exposerai à cause de sa brièveté :

» Il vient la peste et la terreur de la basse-cour, le pro-  
 » tecteur impérieux de sa race au large plumage, le jars  
 » vindicatif, insolent, hardi : il saisit avec une audace té-  
 » méraire le pied chevelu du cheval et évite, avec l'a-  
 » dresse du serpent, un coup terrible. De-là il attaque  
 » une génisse sans défense ; les oisons imbéciles applau-  
 » dissent à son ignoble triomphe, et célèbrent sa prouesse  
 » par des cris redoublés. Plein de son importance, il  
 » marche fièrement, et s'attache au front hérissé du tau-  
 » reau ; mais bientôt lancé dans l'air, il tombe. Leçon sa-



» lulaire et qui devrait terminer sa vile existence. Ce-  
 » pendant parmi ses hauts faits, il compte une honorable  
 » blessure : voyez cette aîle traînante ! Ainsi les fous et  
 » les braves se distinguent par des entreprises souvent  
 » aussi peu sensées et presque toujours aussi fatales. Heu-  
 » reux celui dont la prudence sait déjouer les projets d'un  
 » ennemi envieux, et tourne à son profit les armes de la  
 » malice ! » . . . . Sois bien venu paisible crépuscule ! oh !  
 combien le repos est doux ! . . . .

La nuit arrive et au milieu de la nuit un orage. C'est un point capital dans la description de l'été qu'un orage ; c'est le morceau de *bravoure*. Chaque poète a le sien. Celui de St-Lambert est reconnu pour un des plus beaux. R. Bloomfield n'est pas aussi pompeux, mais il est peintre aussi et surtout naturel. . . . » Bientôt le laboureur fatigué bénit le  
 » toit qui le protège, lorsqu'au milieu de la nuit l'orage ter-  
 » rible éclate. Le fermier l'éveille ; il voit dans un silence  
 » d'effroi briller autour de lui les traits du ciel en cour-  
 » roux. Les nuages se fendent, l'air retentit d'un horrible  
 » fracas. Son toit de chaume est ébranlé, ses portes ver-  
 » rouillées s'ouvrent. La tempête s'avance lentement et  
 » sur la voûte immense étend son empire ténébreux. Le  
 » vent souffle avec fureur ; les ormes au feuillage épais,  
 » l'abri de sa demeure pendant le jour, se heurtent, et  
 » leur choc lui semble le bruit du tonnerre. Le tumulte  
 » s'accroît ; l'on entend de toute part la pluie tomber par  
 » torrens, la grêle retentissante ; le soufre enflammé des-  
 » cend et multiplie le danger. Le chien épouvanté, ju-  
 » geant sa loge peu sûre, se glisse vers la maison et  
 » pousse des cris plaintifs. Où est maintenant l'esprit fort,  
 » l'enfant de l'orgueil ? voilà le moment où le cœur subit  
 » une épreuve. Et quel est l'homme dont la conscience si  
 » pure ne ressente alors une respectueuse frayeur ? Mais  
 » lorsqu'aux hurlemens de la tempête le calme a suc-  
 » cédé, quelle douce joie a soulagé son ame ! le sommeil  
 » suspendu revient avec un double pouvoir ; les songes  
 » rians et paisibles ramènent le soleil du matin, car la  
 » moisson est achevée et les greniers sont remplis. »



Ce chant est terminé par la description de la fête antique de la *moisson rentrée*, fête de l'égalité, où le propriétaire se confondait avec tous les moissonneurs. Le poète regrette cette égalité dans le plaisir innocent qui déjà semble fort déchuë, même chez la nation la plus agricole..... » Je chante, dit-il, des jours passés depuis long-tems, alors que l'orgueil se prêtait librement à la joie, alors que des coutumes tyranniques n'outrageaient pas les affections du pauvre. La délicatesse ne montrait pas encore sa face odieuse. . . . . Ah ! odieuse avec raison ! c'est-là le fléau des habitans des campagnes, le fléau qui sans cesse ajoute à son malheur et détruit le plan social qui unit l'homme à l'homme. . . . . Il est vrai, lorsque couronnée de branches, la dernière gerbe quitte les champs, notre fête annuelle présente encore l'aspect de l'ancienne allégresse, mais la réalité a disparu. Notre coupe est faite de corne, comme autrefois, mais elle ne sert plus que des mains plébéiennes. La table séparée du maître, sa coupe magnifique, froides comme le souffle qui arrête l'épanouissement du printemps, n'offrent plus qu'une vaine image de gaîté ; trop souvent le fermier, avant qu'il ait consulté son cœur, renonce à un usage qu'il chérit tendrement ; semblables aux flots de la mer, les innovations gagnent sur lui, l'exemple le maîtrise en tyran. Hélas ! sous leurs brillans dehors, ils ne lui portent point la paix et le bonheur. A-t-il choisi ses convives, observé les lois pointilleuses du rang ? la contrainte enchaîne ses plaisirs. Des hôtes choisis demandent des phrases choisies, et lorsqu'ils se joignent la main dans la main, ils n'éprouvent pas cette joie que sentait mon bon vieux maître en secouant la mienne. Ciel ! bénis sa mémoire, le pauvre dira ses bienfaits. Donne la force et le pouvoir aux âmes généreuses, et par pitié pour nous, conserve la bonté : que le travail ait sa récompense, ma cabane désormais à l'abri du besoin, ne fera plus entendre de plaintes coupables ; que le



» travail ait sa récompense , alors la paix est mon bien ;  
 » et jamais , non jamais , mon cœur ne connaîtra le mur-  
 » mure. » L. B.

( La suite au numéro prochain. )

## B I O G R A P H I E.

*L'ANNÉE LA PLUS REMARQUABLE DE MA VIE*, suivie  
*d'une réfutation des Mémoires secrets sur la Russie.*  
*Par AUGUSTE DE KOTZBUE : traduit de l'allemand ,*  
*par G.... D... P.... et J. B. D. 2 vol. in-8° de*  
*300 pages chacun ; avec cette épigraphe :*

*Cùm repeto noctem , quâ tot mihi cara reliqui ,  
 Labitur ex oculis nunc quoque gutta meis.*

OVIDE.

*A Paris , chez Buisson , rue Hautefeuille , n° 20 ; Ber-  
 trandet , rue de Sorbonne , n° 586 ; Levraut , quai Ma-  
 laquais ; Mongie , cour des Fontaines , près le palais du  
 Tribunal.*

LA réputation de M. de Kotzbuë, l'un des auteurs dramatiques les plus féconds que possède actuellement l'Allemagne, a donné de l'éclat à son exil en Sibérie, qui a eu lieu en l'année 1800. L'Europe littéraire s'est intéressée au sort d'un homme de lettres distingué, qu'a frappé un acte inoui du pouvoir arbitraire. M. de Kotzbuë est connu en France par ses nombreux ouvrages, mais particulièrement par les drames de *Misanthropie et Repentir* et des *Deux Frères*, dont les traductions ont paru avec succès sur la scène française. Ce n'est pas ici le lieu de prouver combien ces drames, dont le fonds est intéressant, et le dialogue assez souvent naturel, sont d'ailleurs au-dessous des comédies qui appartiennent en propre à notre théâtre national.

Le malheur arrivé à M. de Kotzbuë, dans cette année 1800, *la plus remarquable de sa vie*, est un événement si « singulier », comme le dit l'auteur dans sa préface, qu'il



» intéresserait même dans un roman, à plus forte raison  
» dans une histoire. »

On sera sans doute bien aise de trouver ici des détails sur cet homme célèbre. Nous les tirons d'un Mémoire écrit par lui-même.

M. de Kotzbuë est de Weymar, en Saxe; il fut appelé en Russie, à l'âge de vingt ans, et fut secrétaire du général du génie, M. de Bayr.

Il fut ensuite placé, en 1783, premier assesseur au tribunal d'appel de Réval, capitale de l'Estonie, et devint en 1785, président de ce même tribunal, fonctions qu'il a remplies jusqu'en 1795.

Il a épousé une livonienne, de Riga, et est père de six enfans dont deux ont été placés dans le corps des cadets, à Pétersbourg, et un troisième dans le corps des cadets du génie, à Vienne.

En 1795, il se retira dans une petite propriété, nommée Friedenthal, à quelque distance de Narwa. Il y passa deux ans dans le sein de sa famille, et cultivant les Muses.

Ses succès, dans la carrière dramatique, le firent appeler en 1797, à la direction du théâtre de Vienne. Comme il avait jusqu'alors appartenu par ses services, par sa propriété, par sa femme, à la Russie, il fut obligé de demander une permission pour sortir des Etats russes et passer au service de l'empereur. Il l'obtint, et alla à Vienne, en conservant toutefois sa propriété de Friedenthal, dans l'espérance où il était d'y revenir.

Après avoir été trois ans directeur du théâtre de Vienne, il obtint sa démission de cette place, avec une pension de mille florins qu'il pourrait dépenser où bon lui semblerait.

De Vienne, il revint à Weymar, sa patrie, par amour pour sa mère qui était dans un âge avancé. Il acheta une maison et un jardin dans le voisinage de cette ville.

Enfin, au commencement de 1800, tant pour satisfaire le desir ardent de son épouse, née en Livonie, que pour revoir après une longue séparation, deux de ses fils élevés,



comme nous l'avons dit, dans le corps des cadets de Pétersbourg, il se décide à faire un voyage en Russie.

Sa pension et le titre d'homme de lettres, attaché au théâtre de Vienne, font qu'il demande à la cour de l'empereur, une permission de s'absenter; il l'obtient. Cette permission prouvait qu'il était toujours au service de la cour de Vienne.

Il se munit également d'un passeport du ministre de Russie, à Berlin. Le voilà donc bien en règle pour son voyage.

Il part avec sa femme, et trois enfans en bas âge; et à peine a-t-il mis le pied sur le territoire de l'Empire russe, qu'il est arraché à sa femme, et à ses enfans éplorés, traité comme un criminel, et envoyé.... en Sibérie par ordre de l'empereur, sans pouvoir en deviner ni même en soupçonner le motif.

Le lecteur partage ses douleurs au moment de sa cruelle séparation d'avec tout ce qu'il a de plus cher, et le suit avec intérêt dans son long et triste voyage; le malheureux exilé fait une tentative pour s'évader; elle lui réussit d'abord; mais bientôt il est repris et surveillé de plus près. Le portrait de ses guides ou plutôt des géoliers à la garde desquels il est consigné, est tracé de la main d'un bon auteur dramatique; ce sont des personnages, que l'on croit voir agir et entendre parler. Mais dans son récit, comme dans ses pièces, il se livre à des détails minutieux et insignifiants. Ce n'est pas tout de savoir peindre; il faut choisir les sujets de ses tableaux.

M. de Kotzbuë trouve en Sibérie même des consolations; sa réputation ne lui est pas inutile; on jouait plusieurs de ses pièces, traduites en russe, sur le théâtre de Tobolsk; il est vrai que ce théâtre n'était pas au-dessus de nos plus mauvais tréteaux; l'auteur y alla deux fois, et n'eut pas le courage de se voir estropier aussi cruellement; il ne put rester jusqu'à la fin de la représentation.

M. de Kuschelef, gouverneur de Tobolsk et de la Si-



bérie est présenté sous les traits les plus vénérables ; ce digne et excellent homme n'était occupé qu'à adoucir les malheurs des exilés par ordre arbitraire ; et ces tristes victimes du despotisme trouvaient dans son principal agent, un ami et un père. Il est heureux qu'un ministère de rigueur se trouve confié à une aussi belle ame. M. de Kuschelef n'était pas heureux lui-même ; et la raison en est facile à concevoir.

M. de Kotzbuë nous donne une idée des différentes causes d'exil, ou de déportation. Il y a, dit-il, quatre classes d'exilés ou de déportés. Elles sont bien distinctes.

*Première classe.* — C'est celle des malfaiteurs reconnus pour criminels par la justice, et suivant les lois ; leur arrêt a été confirmé par le sénat de Pétersbourg. La peine de mort n'existe plus en Russie depuis l'impératrice Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand, que l'abolition de cette peine fit surnommer *la clémentine*. La déportation est le dernier supplice ; les coupables, sont, outre la peine de l'exil, condamnés à travailler aux mines de Nerstchinski ; ils font la route à pied et enchaînés. Leurs souffrances sont mille fois plus cruelles que la mort : ils ont ordinairement reçu le knout avant leur départ, et leurs narines ont été fendues.

*Deuxième classe.* — Ce sont des personnes reconnues également coupables par la justice, suivant les lois, et dont l'arrêt a été confirmé par le sénat de Pétersbourg ; mais leur crime étant moins horrible, elles sont exilées, inscrites en Sibérie comme cultivateurs, reçoivent un nom de paysan, et sont obligées de travailler à la terre. On voit aussi parmi elles beaucoup de nez fendus. Ces coupables peuvent, s'ils sont laborieux, gagner assez d'argent pour adoucir leur sort et se mettre à même de supporter agréablement leur captivité. Cette punition les contraignant au travail, est dans le cas de leur donner des remords et de les rappeler à la vertu.

*Troisième classe.* — Elle est composée de gens qui ont été condamnés, suivant les lois, à l'exil purement et



simplement, sans aucune autre circonstance afflictive et déshonorante. S'ils sont nobles, ils ne sont pas déchus de leurs titres à cause de ce châtiment; il leur est permis de vivre sans gêne dans le lieu qui leur est désigné, de faire venir l'argent qui leur est nécessaire : lorsqu'ils sont pauvres, ils reçoivent de la couronne depuis vingt jusqu'à trente kopeks (1) par jour et quelquefois davantage.

*Quatrième et dernière classe.* — Elle consiste dans ceux qui, sans arrêt et sans aucun droit, sont exilés par le seul ordre et la seule volonté du souverain. Ces derniers sont ordinairement traités comme ceux de la troisième classe : on leur permet d'écrire à leur famille et à l'empereur; il faut seulement que leurs lettres soient remises entre les mains du gouverneur. Plusieurs exilés de cette classe sont néanmoins conduits dans des places fortes, et tenus aux fers; mais, dieu merci, ce cas est très-rare. Sous un règne d'humanité, cette dernière classe ne devrait pas exister.

Elle n'existe plus depuis l'avènement au trône d'Alexandre I<sup>er</sup>; ce jeune empereur qui paraît vouloir faire régner avec lui la justice, la raison et l'humanité, a rappelé toute la classe des exilés *par des ordres arbitraires*.

Le récit des causes de l'exil de plusieurs de ces infortunés, de la précipitation, de la facilité barbare avec laquelle ils étaient arrachés à leur domicile, à leur famille, fait frémir.

Après quatre ou cinq mois de séjour en Sibérie, M. de Kotzbuë est mis tout à coup en liberté, sans que l'on voie plus de motif à sa délivrance, qu'il n'y en avait à sa captivité.

Ce ne fut qu'après la mort de Paul I<sup>er</sup> qu'il osa lui-même demander au comte Kuttaïssow, favori et confident ordinaire de l'empereur, quelle avait pu être la cause de son accident. « Il me répondit avec une franchise bien naturelle, *que l'empereur n'avait eu aucun motif*

---

(1) Un kopek, vaut 5 centimes.



» particulier, mais que je lui avais donné de l'ombrage,  
 » comme auteur. Au surplus, ajouta-t-il, vous avez vu  
 » comme il s'est empressé de revenir de son erreur, et  
 » de vous la faire oublier. Il vous aimait; il vous en a  
 » donné quelques preuves, etc. »

D'après tout ce que dit M. de Kotzbuë de ses ouvrages et de ses opinions politiques, d'après la manière dont il se peint lui-même dans ses mémoires, personne moins que lui ne devait *donner de l'ombrage, comme auteur*, à un despote; dans cet ouvrage même destiné à conserver le souvenir d'un trait de la plus absurde tyrannie, on gémit de voir l'homme illustre qui en est la victime, conspirer avec ses oppresseurs, se faire l'avocat du pouvoir illimité, et se défendre de l'amour de la liberté, comme d'un grand crime. Non, il est impossible que ce soient là les véritables sentimens de M. de Kotzbuë.

Paul I<sup>er</sup>, après l'avoir rappelé de Sibérie à Pétersbourg, le traita très-favorablement, lui fit présent de 4000 paysans, ( car on donne, on achète et l'on vend en Russie, les hommes comme des troupeaux (1), ) d'une terre bien bâtie, et rapportant 4000 roubles (2). Il le fit aussi directeur du théâtre allemand, avec le titre de conseiller de la cour, et 1200 roubles d'appointemens.

Il remplit quelque tems cette place qui lui causait mille tracasseries, mille désagréments; il trouva bientôt et saisit l'occasion de la quitter.

L'empereur le chargea de faire une description de son palais favori de Michailow, qu'il a fait bâtir lui-même, et qui a coûté 15 à 18 millions de roubles ( environ 80 millions de France. )

M. de Kotzbuë a publié, dans son livre, ce travail qui n'est pas tout à fait achevé; et l'on voit qu'il n'a pu s'empêcher, en sa qualité d'auteur comique, de donner une teinte de ridicule à cette description d'un palais dont

(1) L'empereur actuel a renoncé à ce genre de libéralités.

(2) La rouble vaut cinq francs.



il représente la construction et les ornemens comme très-magnifiques, mais d'assez mauvais goût.

Il ne faut pas croire que M. de Kotzbuë fût heureux au sein de la faveur ; il a tracé lui-même une esquisse de sa situation, et l'on voit combien il était à plaindre. Il ressemblait assez aux sénateurs de Domitien,

*In quorum facie miseræ magnæque sedebat  
Pallor amiticiæ* (1).

Laissons-le parler lui-même.

» Malgré toutes ces preuves non équivoques de la libé-  
» ralité, et de la bienveillance de l'empereur, la crainte  
» remplissait tellement mes esprits, que je ne voyais ja-  
» mais qu'avec une inquiétude marquée, un courier du  
» sénat ou un garde s'approcher de moi. Jamais je ne me  
» mettais en route pour Gatschina (séjour de l'empereur),  
» sans être muni d'une bonne somme d'argent, comme si  
» j'eusse dû me tenir prêt à partir encore pour Tobolsk. »

Après la mort de l'empereur Paul I<sup>er</sup>, il obtint sa retraite et la permission de retourner dans sa patrie.

C'est ainsi que se termine cette année en effet *très-remarquable*, dans le cours de laquelle l'auteur a éprouvé des fortunes si différentes.

Le nom du héros, le sujet de l'ouvrage, assuraient à ces mémoires un succès au moins de curiosité. On s'est empressé de les traduire. La traduction que nous annonçons est de beaucoup la meilleure. Il en paraît une autre, envoyée de Berlin, et qui prouve que la langue française n'est plus aussi cultivée dans cette capitale qu'elle l'était du tems de Frédéric II, lorsque d'Argens, Voltaire, Maupertuis, etc.... y demeuraient. On n'eût osé alors envoyer à Paris un pareil livre, et le donner pour du français.

Il paraît que les traducteurs dont nous annonçons l'ou-

(1) Le beau vers de Boileau

« D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs »  
ne rend pas toute l'énergie de celui de Juvénal dont il est imité.



vrage, ont fait même à l'original quelques légères corrections avouées par le goût.

Nous dirons peu de chose de la *Réfutation des Mémoires secrets sur la Russie*, que M. de Kotzbuë a ajoutée par appendice à sa propre histoire ; c'est un ouvrage polémique assez faible, et qui ne réfute point *les Mémoires*. On pourrait peut-être appliquer à cette prétendue *réfutation*, ce que M. de Kotzbuë dit lui-même d'un écrit intitulé : *De la Noblesse*, qu'il fit en 1791. Voici ses propres termes : (1) » Je sais mieux que personne que » ce livre ne vaut rien, et je voudrais beaucoup n'avoir » pas hasardé de le faire ; mais je cédaï aux insinuations » expresses d'un homme très-important, et du gré de la » souveraine. Ma position me força alors d'entreprendre » un ouvrage auquel je n'eusse jamais ou très-tard travaillé. Si l'on savait souvent les motifs qui forcent un » auteur à écrire, les jugemens qu'on porte sur eux » seraient plus charitables. »

Nous ne voulons pas manquer à la *charité* ; nous observerons cependant qu'un auteur honnête et courageux peut être forcé à se taire, mais ne l'est jamais à écrire contre sa pensée. Cet aveu échappé à M. de Kotzbuë est fait pour affliger tous les lecteurs qui se sont intéressés à ses malheurs autant qu'ils admirent ses talens.

---

## LITTÉRATURE. — CRITIQUE.

### REVUE LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE PROMENADE d'un Solitaire provincial, depuis le faubourg Saint-Honoré, jusqu'au Palais du Tribunat. A Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

ENCORE un restaurateur du bon goût !

Deux ou trois hommes de lettres, fâchés de l'oubli que

---

( 1 ) Voyez la note, page 158 du 1<sup>er</sup> vol. de la traduction de Berlin.



l'on a fait de leurs ouvrages et de leurs personnes pendant les troubles politiques, ont déclaré que la révolution avait dégradé les hommes et les choses ; à l'instant on a vu s'élever une nuée de mirmidons qui se sont établis les échos de leurs calomnies. De-là cette foule de pamphlets et de journaux, où l'ignorance et la mauvaise foi déchirent à belles dents les savans les plus estimables, les artistes, les philosophes, les guerriers même, tout ce qui fait la gloire des français.

Si le Solitaire provincial s'est cru obligé de travailler à la restauration du bon goût, ses soins paraissent désintéressés, et ses intentions très-pures. Il juge, en se promenant, les ouvrages de l'art et les productions de l'esprit ; mais il respecte les hommes ; il signale les vices et les ridicules de la capitale, avec un sentiment d'indignation qui fait du moins l'éloge de son cœur.

Au reste, cette brochure nous paraît être l'ouvrage d'un très-jeune homme qui répète ce qu'il a entendu dire. Rien de nouveau : ses observations dépourvues d'originalité, annoncent un défaut absolu de goût, principalement dans ce qui a rapport au style poétique ; son style manque de force et de couleur.

---

*L'ART DE FORMULER, selon les règles de la chimie pharmaceutique, ou petit Dictionnaire manuel et portatif à l'usage des médecins, etc., traduit de l'allemand de J. B. TROMSDORFF, professeur de Chimie à l'Université d'Erfurt ; par le C. B. DUTILLEUL, médecin à Lille. Vol. in-12. A Paris, chez Levrault, libraire, quai Malaquais. Prix, 2 fr. 50 cent.*

LES *Matières médicales* font connaître les remèdes et à quelles doses on les emploie ; mais ni ces répertoires, ni les leçons sur la manière de prescrire les médicamens, ne garantissent les praticiens des fautes contre la chimie ; et les manuels de chimie ne leur sont pas d'un grand secours à cet égard, parce qu'on ne s'y est point occupé de la partie pharmaceutique.



M. Tromsdorff a voulu obvier à ce double inconvénient. Son travail a obtenu le suffrage des plus savans médecins de l'Allemagne ; et l'on doit savoir gré au C. Dutilleul de l'avoir transporté dans notre langue. L.

*GONZALO DE CORDOBA, o la Conquista de Granada, escrita por el Caballero Florian; publicala en español don Juan Lopez de Penalver. ( Traduction espagnole de Gonzalve de Cordoue, de Florian; par D. Juan Lopez de Penalver ). 2 vol. in-12. Prix, 8 fr. 50 cent. A Paris, chez les frères Levrault, libraires, quai Malaquais.*

GONZALVE DE CORDOUE appartient plus à l'Espagne qu'à la France, soit par le fond du sujet, soit par les accessoires dont Florian l'a embelli, d'après les auteurs castillans. Il n'est donc pas étonnant que D. J. L. de Penalver se soit empressé d'en faire jouir ses compatriotes. C'est en même tems un service qu'il a rendu aux français qui veulent apprendre l'espagnol ; sa traduction, rapprochée de l'original, est très-propre à leur applanir les difficultés de cette langue, et à les familiariser avec ses idiotismes. Nous remarquons avec plaisir que les gens de lettres espagnols traduisent maintenant comme à l'envi, des ouvrages étrangers, de ceux-là même dont naguères la simple lecture leur eût été sévèrement interdite.

L.

*TABLETTES chronologiques des révolutions de l'Empire ; par le C. KOCH, membre de l'Institut national. Seconde édition, corrigée et augmentée. An X. Strasbourg, chez Levrault. Prix, 1 fr. 20 cent.*

L'UTILE et estimable ouvrage de Blair, sur la Chronologie, n'en laisse pas moins à desirer des *Tablettes* portatives pouvant servir de *Veni mecum* à ceux qui étudient l'histoire, ou sont dans le cas de s'occuper habituellement de recherches historiques. C'est l'objet du petit ouvrage que nous annonçons ; mais peut-être est-il beaucoup trop



petit pour satisfaire le plus grand nombre de ceux à qui il doit être utile. On ne peut qu'engager son auteur à y donner beaucoup plus d'étendue. Augmenté du double, même du triple, il ne cesserait pas encore d'être un *veni mecum* ; car il y a loin d'une brochure de 100 pages, comme celle que nous annonçons, aux deux volumes in-4° qu'a publiés Blair, en anglais, et dont la traduction en notre langue a paru il y a quelque tems.

---

## P O É S I E.

### FRAGMENS DU POÈME DES HEURES.

Du chant V<sup>e</sup> : *Les Heures périodiques du jour.*

#### L'HEURE DU BAL ET DU JEU.

AU son d'un grelot, la folie,  
Pêle-mêle, attire et rallie,  
Sans distinguer âge ni rangs,  
Un tas de frivoles enfans  
Au sein d'un château de magie,  
Où le feu de mainte bougie,  
Par mille crystaux répété,  
Eprend une douce clarté  
Plus favorable à la beauté  
Que du soleil l'ardente œillade.

D'UNE estrade, assise au tournant  
De l'éblouissante enfilade,  
Emane l'Oracle tonnant  
Qui prescrit les pas de la danse.  
De son tambourin la cadence  
Unie au chant du violon  
Fait rebondir, comme un ballon,  
Sur un élastique théâtre  
Cette adolescence folâtre.

O du plaisir puissans appâts ?  
Lise, dont les pieds délicats,  
Harassés par quelques cents pas,  
S'arrêtaient et demandaient grace,  
Lise a battu mille entrechats,



Et ne saurait quitter la place.  
 Aux yeux d'un amant transporté,  
 Ses yeux, ignescentes amorces,  
 D'une heureuse vivacité  
 Vont puiser et porter les forces.  
 Le contact de la douce main  
 De leurs cœurs trouve le chemin,  
 Soit qu'une même contredanse  
 Les entrelace en concordance  
 Partners, voisins, ou vis-à-vis ;  
 Soit que, dans le vaste parvis,  
 Ils parcourent la cycloïde  
 D'une valse inventée à Gnide.

---

..... MAIS que vois-je ? d'un tapis verd,  
 Un autel s'élève couvert,  
 Dans un angle de l'édifice.  
 Là, s'apprête le sacrifice  
 Que projettent d'offrir au Dieu,  
 ( Qu'ai-je dit ? ) ..... au Démon du jeu,  
 La convoitise et l'avarice.  
 Auprès de l'autel vient s'asseoir,  
 Conduit par la main de l'espoir,  
 Un danseur, que les flots de l'âge  
 Ont fait plus vieux, mais non plus sage.  
 Pardevant lui, d'argent et d'or  
 Il étale un léger trésor,  
 Appât tentateur, que le traître  
 Des trésors voisins pense accroître  
 Voilà qu'il attaque un monceau  
 De feuilles hiéroglyphiques :  
 Par trois fois, en cinq lots magiques,  
 Il en éparpille un faisceau.....  
 Distribution incertaine,  
 Où de ses faveurs, de sa haine,  
 La Fortune a caché le sceau.  
 L'Oracle tourne..... L'assemblée,  
 De desirs, de craintes, troublée,  
 Cherche à lire dans tous les yeux  
 Si, de ces lots mystérieux,  
 Par quelque coin, l'énigme perce.



Immoral et honteux commerce  
 Dont le prix est : AU PLUS MENTEUR !  
 L'un , vernissant son front d'audace ,  
 Du sort élude la disgrâce ,  
 Et fait fuir un compétiteur.  
 L'autre , pour enflammer sa proie ,  
 D'un jeu sûr simule la joie  
 Sous les traits d'un calme imposteur.  
 Le Dieu des plaisirs te foudroie !  
 Bouillotte..... , jeu fastidieux  
 Qui , d'un calcul ingénieux ,  
 N'offre pas même la ressource !  
 Eh ! que serait-ce donc , grands dieux !  
 Si d'infâmes coupeurs de bourse ,  
 Dans le cercle , avaient apporté  
 Leur détestable habileté ?  
 Il s'en trouve plus d'un , peut-être ,  
 Qui , déterminé spadassin ,  
 Du meurtre couvrant le larcin ,  
 Lèverait un fer assassin  
 Sur tel qui saurait le connaître.  
 Paris n'a-t-il pas , dans son sein ,  
 Vu l'un de ces suppôts du crime ,  
 Gorgé de l'or de sa victime ,  
 Chercher encor dans son flanc  
 La dernière goutte de son sang ?  
 Passion vraiment infernale !  
 Nouveau supplice de Tantale !  
 Insatiable soif de l'or !  
 Pour l'insensé qu'elle possède ,  
 Raison , tems , il n'est nul remède.  
 S'il gagne , il veut gagner encor :  
 S'il perd , rien ne peut , dans son ame ,  
 Eteindre la vivante flâme  
 D'un espoir constamment trompé.  
 De ce seul penser , occupé ,  
 Le jour , la nuit , à la fortune ,  
 D'un culte superstitieux ,  
 Il adresse l'offre importune ;  
 Il ne connaît point d'autres Dieux.  
 De l'humanité toute entière  
 Il a dénoué le lien ;



Il n'est plus fils , époux , ni père ,  
 Il n'est ami , ni citoyen :  
 Heureux ! si , du métal livide ,  
 L'attouchement empoisonneur  
 A laissé , dans son ame avide  
 Un faible vestige d'honneur !

MAIS de ces funestes images ,  
 Détournons un œil abattu ,  
 Et portons nos tendres hommages  
 Au souvenir de la vertu....



### LE VER-LUISANT,

*FABLE imitée de l'allemand, et dont la traduction en prose a été insérée, l'année dernière, dans la Décade philosophique.*

TRANQUILLE au fond d'un bois , long-tems avant l'aurore ,  
 Un Ver-luisant brillait sur le gazon ;  
 Un lourd Crapaud , tout gonflé de poison ,  
 Le lance méchamment sur l'innocent phosphore.  
 Cruel ! que t'ai-je fait , lui dit le vermisseau ,  
 Pour me lancer ton venin pestifère ?  
 Ah ! j'en mourrai. Tant mieux ! dit le hideux Crapaud ,  
 Périsset ainsi qui répand la lumière !

BENOISTE-LAMOTHE.

*VERS sur le Rocher de 20 pieds de haut et de 40 pieds de long, transporté à Pétersbourg, pour y servir de piédestal à la statue équestre de Pierre-le-Grand : traduits du Russe de M. de ROUBAN.*

Colosse trop fameux , courbe ta fière tête ;  
 Pyramides , baissez votre superbe faite ,  
 Vous n'avez plus le droit d'étonner les humains :  
 Ce rocher n'est point fait par leurs débiles mains.  
 La voix de CATHERINE est un Dieu qui l'anime ;  
 De la Néva profonde il traverse l'abîme ,  
 Dans la cité de PIERRE , abaissant sa hauteur ,  
 Il tombe sous les pieds de ce grand fondateur.

MASSON , de l'Institut national.

An X. 2<sup>me</sup>. Trimestre.

E e



KOLOS rodoskoï, swoï smiri nadmenny vid,  
 J nilskich zdaniia wysokich piramid,  
 Prestanite boléié stschitasia tschou dessami;  
 Wy smertnich brennymi sodelany roukamy:  
 Nerouka twornaia zdess roskaia gora.  
 Wniaw glassou, bogiou iz oust ÉKATÉRINY  
 Wo grad PÉTROU preschla tschess Newskiia poutschiny,  
 J pala pod stopy wélikago PÉTRA.

P. ROUBAN.

---

## S P E C T A C L E S.

Théâtre-Français de la République, rue de la Loi.

*EDOUARD en Ecosse, drame en trois actes, en prose.*

DEPUIS long-tems on n'avait vu à ce théâtre un succès aussi brillant et aussi bien mérité que celui de la pièce d'*Edouard en Ecosse*, drame en trois actes, du C. Duval.

Tout le monde connaît le courage, les victoires, la défaite et les malheurs de l'infortuné *Charles Edouard*, petit-fils de Jacques II, dernier rejeton des Stuard, qui tenta en 1745, de remonter au trône de ses pères, et qui, vaincu par le duc de Cumberland, à la fameuse bataille de *Culloden* en Ecosse, vit son parti détruit et ses espérances ruinées.

C'est après cette bataille que l'auteur le met sur la scène. Proscrit, fugitif, entouré d'ennemis, sans asyle et même sans nourriture, il aborde le château du lord *Dathol*, l'un des partisans les plus dévoués de Georges et par conséquent son ennemi.

Ce duc est absent; mais il y trouve la duchesse qui partage l'opinion de son mari: il se hazarde à lui dire: « Le petit-fils de Jacques II vous demande un asyle et du pain. » Sa position, sa noblesse, ses souffrances et ses dangers réveillent la sensibilité dans l'ame généreuse de la duchesse et font taire, pour le moment, le fanatisme de l'esprit de parti: Elle est incapable de le livrer au chevalier d'*Argill*, qui loge chez elle, et qu'elle sait chargé de le découvrir et de s'en assurer. Surprise par cet officier



en conversation avec *Edouard*, elle se voit forcée de le faire passer pour son époux dans toute sa maison, espérant, à la faveur de cette ruse, tromper les poursuites et lui fournir ensuite les moyens de s'échapper avant le retour du lord *Dathol*.

Mais le malheur veut d'abord que l'on arrête le véritable lord *Dathol*, jeté par le naufrage sur la rive opposée de l'île.

L'embarras d'*Edouard* et de ses protecteurs s'accroît ainsi, de scène en scène. *Edouard* se détermine à quitter le château; il est surpris par les patrouilles de l'armée de *Cumberland* et ramené de nouveau dans le château, où les habits du lord le sauvent encore : mais il est forcé de souper avec les officiers de l'armée de *Cumberland*, tous acharnés à sa poursuite; et de s'entendre continuellement injurier ou proscrire; on lui propose même un toast à la santé de *George* et à la mort du *Prétendant*. „ Je ne bois à la mort de personne, „ s'écrie-t-il avec indignation; et le souper est interrompu.

Bientôt arrive le plus cruel de tous les incidens. L'officier qui a arrêté le véritable lord *Dathol*, l'amène au château pour vérifier sa prétention.

Quelle surprise lorsque croyant être reconnu par son épouse, *Dathol* la voit balancer, et découvre sous ses habits *Edouard* lui-même : sacrifiant alors sa propre opinion, sa sûreté même à l'humanité, se rappelant qu'*Edouard* lui a sauvé la vie à Rome et ne voulant pas le livrer à une mort certaine, il consent à passer pour le prétendant et se remet entre les mains du chevalier d'*Argill*.

Le duc de *Cumberland* s'approche du château : *Edouard* passant encore pour *Dathol*, sort sous prétexte d'aller au-devant du prince et marche ainsi à travers ses ennemis pour se sauver.

Le duc de *Cumberland* veut s'assurer si c'est véritablement *Edouard* qui est tombé au pouvoir de *d'Argil*, et il reconnaît *Dathol*. Son premier mouvement est de l'accuser de trahison : mais la duchesse le rappelle à son propre cœur, lui peint la position où elle s'est trouvée; la confiance généreuse d'*Edouard*; et lui demande ce qu'il aurait fait à sa place : „ Je l'aurais sauvé, „ répond le duc de *Cumberland*, entraîné par le cri de son cœur, et par l'éloquence sensible de la duchesse. On ap-



prend enfin qu'*Edouard* est sur la flotte française et hors de danger.

Tel est le croquis de ce drame pathétique et touchant, plein de situations fortes, de sentimens élevés, de mots heureux. Jamais cadre dramatique ne présenta un intérêt plus vif, plus soutenu. La difficulté même du sujet heureusement vaincue, fait le plus grand honneur à l'esprit et au cœur de l'écrivain. Dans un ouvrage où les écueils étaient nombreux, il a su les éviter presque tous, surtout celui de donner le moindre prétexte à la malignité des partis et à celle des allusions. L'humanité, la raison et la décence y sont présentées partout comme une règle de conduite inaltérable dans les occasions difficiles et dans les troubles politiques; et il serait à souhaiter que tous les hommes en fussent au point de ne goûter que de pareils tableaux et de n'avoir que de tels sentimens.

Le public a paru digne qu'on les lui présentât, il a applaudi avec transport tout ce qui était touchant et généreux, et s'est gardé avec soin de laisser croire qu'il pût songer à autre chose qu'à son émotion et au plaisir de voir un bon ouvrage.

L. C.

## V A R I É T É S.

### MOYEN DE BONIFIER L'EAU D'UN PUIITS.

Si l'on veut que l'eau d'un puits soit claire et qu'elle n'ait aucun goût de limon, il faut faire l'excavation des terres beaucoup plus considérable qu'on n'a coutume de la faire.

Si l'on veut, par exemple, construire un puits de cinq pieds de diamètre, l'excavation doit être de douze à quinze pieds. On fait un faux puits auquel on donne dix à douze pieds de diamètre; au milieu de ce grand puits, l'on construit le véritable puits sur un diamètre de cinq pieds, mais de manière que les pierres mal jointes, laissent filtrer l'eau à travers; ensuite on remplit de sable et de cailloux le faux-puits, afin que l'eau ne puisse arriver dans le vrai puits, qu'après avoir filtré à travers ce sable et ces cailloux. Par ce moyen l'on est sûr de



n'avoir qu'une eau filtrée , parfaitement claire et bonne à boire.

Cette opération est un peu dispendieuse , il est vrai ; mais l'avantage d'avoir une eau limpide et saine dédommage bien de cette dépense.

( *Extrait des Œuvres d'Agriculture et d'économie rurale de REY-DE-PLANAZU.* )

---

NOUS lisons avec intérêt un *Prospectus* par lequel on annonce une *Association pour la filature du lin et du chanvre , par mécaniques importées d'Angleterre , et fabrication desdites mécaniques , par brevet du gouvernement.* Nous allons en donner un extrait.

„ Cet établissement commercial sera d'une importance au moins égale à celle des filatures de coton , dont l'avantage reconnu étend et enrichit le commerce français. La filature de lin et de chanvre que nous annonçons se fait mécaniquement ; et quoique les métiers importés d'Angleterre laissent encore à désirer pour leur entière perfection , ils filent néanmoins en assez grande quantité et avec assez de finesse et surtout d'égalité. Un homme ou une femme filent individuellement , à l'aide d'une certaine quantité de fuseaux , et eu égard à leur nombre avec toute la facilité possible et une rapidité continuelle , plus de fil que n'en feraient ensemble , dans le même espace de tems , autant de personnes réunies qu'on emploie de fuseaux , quand ces personnes seraient les plus habiles à filer de la manière ordinaire.

„ L'introduction de ce mécanisme dans un pays aussi vaste et aussi peuplé que la France , au moment de la paix surtout , présage des avantages incalculables et pour le commerce national et pour l'étranger.

„ Les matières premières étant originaires du sol français , et pouvant , sans nuire à la subsistance de ses habitans , être produites en plus grande abondance , de meilleure qualité et à plus bas prix que dans aucun autre état de l'Europe , la France serait à même , en très-peu de tems , de subvenir à toutes les demandes qui lui seraient faites en toiles et fils de toutes qualités , en toiles à voile aussi , dont l'usage ne peut être trop répandu , dont l'abondance devient nécessaire à l'équilibre du commerce , et ce ,



à un taux bien plus modéré que dans aucun autre pays à manufactures.

„ Les propriétaires de ces mécaniques ont formé leur établissement de filature et fabrication de métiers dans un beau local , *Hôtel de Mesmes , rue Sainte-Avoye , N° 19*. Ils admettront de tous les départemens , comme associés , les hommes qui se montreront assez amis du commerce de leur pays , pour s'associer à l'honneur de cette entreprise. Il faudra des fonds pour répandre cet objet dans tous les départemens à lin et chanvre ; mais sûrement des résultats favorables dédommageront d'un pareil sacrifice.

„ On pourra s'adresser ( *franc de port* ) pour toutes espèces de demandes relatives à l'objet , association , cession de parties de mécaniques , fils , toiles , etc. , au directeur de l'association ( *le C. Fournier* ) , qui donnera les plus amples renseignemens. „

---

LA réputation de l'abbé Casti , poète italien , qui a succédé à l'abbé Métastase , dans le titre de *Poëta Cesareo* , à Vienne ; est répandu depuis long-tems dans toute l'Europe. Ses *Novelle Gallanti* sont très-estimées pour le mérite du style , pour l'originalité des pensées , pour la verve et la gaîté des compositions. On annonce un nouvel ouvrage de cet auteur : c'est un poëme en vingt-six chants , formant trois volumes in-8° , intitulé : *Les Animaux parlans*. D'après le Prospectus , ce poëme est une allégorie sur la politique en général , sur l'histoire des peuples et des gouvernemens. Cette matière est très-neuve pour la poésie ; il a fallu un rare talent pour la traiter sagement et plaisamment à la fois. — On peut juger du sujet du poëme et des intentions du poète , seulement par le titre de quelques chants. Ce sont : *L'Élection du roi*. — *La Cour du roi Lion et celle de la Lionne*. — *L'Audience et les Baise-Pattes*. — *La mort de Lion I<sup>er</sup>*. — *La Régence*. — *Le Club*. — *La Galanterie de la cour léonine*. — *Le Système religieux*. — *La Conspiration et le Congrès* , etc.

Ce poëme imprimé avec soin par Didot , jeune , paraîtra incessamment , à Paris , chez Treutell et Wurtz , libraires , quai Voltaire , n° 2.

---



ON vient de publier sous le titre d'*Etrennes à M. de Laharpe*, (1) un pamphlet assez piquant que l'on attribue à un de nos littérateurs les plus distingués. On aurait pu avec raison intituler ce petit ouvrage : *Laharpe tué par lui-même*. En effet on y trouve par extrait, ou même en entier lorsque leur peu de volume l'a permis, les écrits qu'il a publiés en divers tems contre le fanatisme, contre les rois, les prêtres, etc., etc. Nous allions citer quelques passages des observations tant soit peu méchantes de l'éditeur ; mais nous venons d'apprendre que M. de Laharpe était tombé dans de nouvelles disgraces..... Nous devons le plaindre et nous taire.

---

LE C. Sélis, de l'Institut national, professeur de poésie latine, au collège de France, vient de mourir d'une maladie de langueur.

Son principal ouvrage est une traduction de Perse : mais il a publié en différens tems des écrits assez piquans sur des querelles littéraires. Il avait des connaissances très-étendues, écrivait avec quelque prolixité, mais avec une grande exactitude grammaticale.

Le C. Legouvé, poète tragique, le remplacera dans sa chaire du collège de France. Il a été élu par les autres professeurs, et cette nomination a été présentée à l'approbation du premier consul.

---

L'INSTITUT NATIONAL, dans sa séance générale du 5 de ce mois, a nommé membre résident de la classe des sciences mathématiques et physiques, section de minéralogie, le C. *Ramond*, qui a obtenu 233 votes. Le C. *Patrin* en a obtenu 230, et le C. *Valmont de Bomare* 197.

L'Institut avait aussi à nommer trois associés étrangers, un pour chacune des classes.

Les trois candidats de la classe de littérature et beaux-arts étaient MM. *Heyne*, *Klopstock* et *Shéridan* ; ceux de la classe

---

(1) A Paris, chez Dabin, libraire, au bas de l'escalier de la Bibliothèque, palais du Tribunat.



des sciences morales et politiques, MM. *Maskelyne*, *Herschell* et *Priestley*; enfin, ceux de la classe des sciences mathématiques et physiques, MM. *Rennell*, de *Rumford* et *Müller*.

L'ordre du scrutin général a été le même que celui des classes; et MM. *Heyne*, *Maskelyne* et *Rennell* ont été nommés associés étrangers.

---

*Aux Rédacteurs de la Décade philosophique.*

PLUSIEURS journaux ont rendu compte, Citoyens, de la dernière séance de l'abbé *Sicard*; mais aucun n'a dit qu'il a disserté pendant trois quarts d'heure, pour prouver que l'expression de *citoyen français* n'est pas française, n'a pas le sens commun, est bête, absurde, etc. Voici l'argument dont il s'est servi: *Citoyen ne se dit que de l'habitant d'une cité; or la France n'est pas une cité, donc on ne peut dire citoyen français. Il y a des citoyens de Bordeaux, de Marseille, de Paris, etc., mais il n'y a pas de citoyen français. On disait citoyens romains, mais c'est qu'il y avait la ville de Rome, etc.* Vous voyez que, suivant *Sicard*, ville et cité sont synonymes, qu'il ne croit pas que *citoyen français* et *citoyen de la République française* signifient la même chose, et qu'il ne voit pas que même dans son sens on pourrait appeler citoyens français, les citoyens de Bordeaux, de Marseille, de Paris, etc. *Sicard*, en vertu de son bel argument, proscriit aussi l'expression de *citoyen ligurien*, *batave*, *suisse*, etc.

Il me semble, Citoyens, qu'il importe de faire voir l'absurdité de l'assertion de *Sicard*. Comme il est membre de l'Institut, on pourrait croire que ce corps a adopté ses idées, et qu'en conséquence il rejettera la définition que le Dictionnaire de l'Académie française a donnée du mot *Citoyen*. (Voyez le mot, art. 2.) „ Le nom de *citoyen* dans une acception stricte et rigoureuse, se donne à l'habitant d'une cité ou d'un Etat libre qui a droit de suffrage dans les assemblées publiques et fait partie du souverain. „

Vous n'avez pas peut-être sous la main le dictionnaire de *Gessner*: on pourrait le citer pour prouver que les anciens et les modernes prennent les mots *cité* et *citoyen* dans la même acception.



*CIVITAS : a civibus appellata est quasi civium multitudo.*

*CIVIS : ejusdem respublicæ particeps. EX : Omnis CIVITAS Helvetiæ in quatuor pagos divisa est. CESAR. Bell. Gall. 1-12. ( GESSNER edit. d'Ernesti. )*

Vous pouvez compter , Citoyens , sur la fidélité de mon rapport : j'étais à la séance. Sicard a été fort applaudi , comme vous pouvez croire. Quelques étrangers cependant ont été surpris , et ont demandé si les instituteurs publics , payés par le gouvernement , étaient chargés d'inspirer du mépris pour tout ce qui rappelle les institutions républicaines. F \* \*.

---

### *Aux Rédacteurs.*

Anvers , le 10 pluviôse an 10.

Citoyens , je réclame pour un mécanicien de Metz , le C. *Janner* , architecte , la priorité d'invention , ou au moins d'exécution , que se disputent les CC. *Tarbé* et *Fleury* et à laquelle l'un ou l'autre pourrait croire avoir droit de prétendre , un jour , dans l'application des aîles horizontales aux moulins à vent (1).

J'ai vu , il y a près de huit ans , un moulin de cette espèce entre Metz et Montigny. Je ne pourrais répondre de son degré de perfection ; mais je puis dire sommairement quel en était le mécanisme. Les CC. *Tarbé* et *Fleury* verront jusqu'à quel point il diffère des procédés qu'ils se proposent d'employer.

Du faite du moulin sortait un arbre vertical portant deux grands cercles horizontaux , parallèles entre eux et distans l'un de l'autre de deux à trois mètres. A la circonférence de ce cercle , était adapté six aîlerons tournant chacun sur un axe vertical , de manière à se déployer dans le prolongement du rayon , et à s'arrêter dans cette position , au moyen d'une tringle qu'ils rencontraient , quand ils se trouvaient en prise au courant d'air , ou à se replier et à faire girouëtte , quand ils remontaient contre le vent. S'agissait-il de modérer le mouvement de la machine ou de l'arrêter ? Une simple manœuvre , en déplaçant la tringle , promettait aux volans de céder et de recevoir le vent plus ou moins obliquement , ou de s'effacer au point de ne pas lui donner la moindre prise.



Ce moulin , destiné à piler de l'écorce , a parfaitement bien marché pendant quelques années. Je viens d'apprendre qu'il n'existe plus. Etant sorti des mains du mécanicien qui l'a fait construire , il n'a plus été entretenu et a fini par tomber en ruines. J'ai l'honneur de vous saluer.

HERÉ , officier du génie.

LE 14 ventôse , à quatre heures très-précises , J. B. GAIL ouvrira , au Collège de France , son cours très-élémentaire gratuit , de langue grecque , en faveur de ceux qui ne sont pas en état de suivre son cours de littérature grecque.

---

## A N N O N C E S.

### LIVRES NOUVEAUX.

*Bibliothèque commerciale* (1), ouvrage destiné à répandre les connaissances relatives au commerce , à la navigation , et aux divers établissemens qui ont l'un et l'autre pour objet , par *J. Peuchet* , membre du conseil de commerce au ministère de l'intérieur , et de celui du département de la Seine.

DE toutes les parties des connaissances , il n'en est point qui ait plus besoin d'un recueil périodique et raisonné d'Instructions et de faits que le Commerce. Ceux qui apprennent cette utile et honorable profession n'ont guère le tems de lire ; ceux qui l'exercent l'ont encore moins. Il faut pourtant que les uns et les autres puissent quelquefois se mettre sous les yeux les objets, les connaissances et les faits qui intéressent l'état qu'ils ont embrassé : c'est un moyen d'étendre leurs spéculations et de diriger leur attention vers de plus grandes entreprises.

L'Angleterre , que l'on doit toujours citer en matière de commerce , a plusieurs ouvrages estimés de cette espèce ; et peut-être est-ce aux vues qu'on y trouve et à l'usage où sont les négocians de cet empire de les consulter , qu'est due , en partie , cette habitude des grandes entreprises , qui caractérisent le commerce britannique.

Nous ferons donc particulièrement connaître les entreprises , les établissemens qui se succèdent , et dont les négocians ont le plus grand intérêt à suivre l'objet et les résultats. Nous consacrerons

---

(1) La *Bibliothèque commerciale* diffère du *Journal du Commerce* , en ce que la première a pour objet de développer , faciliter et répandre les connaissances propres au commerce et à la navigation ; le second est destiné à publier chaque jour les nouvelles et les événemens qui peuvent intéresser le commerce.



une partie de ce recueil à exposer ce qui a rapport à ce genre d'événemens, soit en Europe, soit dans les Colonies.

Les pêches maritimes, la manière d'en faire le commerce, les réglemens et les usages qui s'y rapportent, nous ont paru d'une telle importance, que nous avons regardé comme indispensable à notre travail, d'y consigner ce qui peut jeter de l'instruction sur cette riche branche d'industrie. La paix tant désirée, si utile, et venue si à propos, permet de croire que les pêcheries seront, dorénavant, pour la France, ce qu'elles sont pour nos voisins, une source de travail et une école de navigation.

Les traités de commerce, d'alliance, de navigation ; enfin, les actes diplomatiques qui intéressent le commerce, entreront utilement dans notre bibliothèque.

Les tarifs des droits d'entrée et de sortie, et les changemens que les états commerçans y font de tems en tems, y seront aussi rapportés.

En un mot, soit comme théorie, soit comme fait, nous ne négligerons rien de ce qui peut intéresser le commerce, la navigation, la pêche.

Notre ouvrage devant être non-seulement propre à l'instruction élémentaire, mais encore aux spéculations fondées sur la connaissance des faits et des mouvemens du commerce, nous nous attacherons à faire connaître les débouchés offerts aux productions du sol, aux produits de l'industrie, ainsi que les établissemens de commerce auxquels les nouvelles découvertes des navigateurs et les progrès des arts peuvent donner lieu. Cette partie sera traitée avec une attention particulière.

Cependant les procédés des arts, la description des machines et des instrumens de manufactures, n'étant point de notre objet, ne trouveront pas place ici. Il existe un recueil estimé, sous le titre d'*Annales des manufactures et des arts*, où ces connaissances se trouvent expliquées.

Nous joindrons à notre travail les prix courans des grandes places de l'Europe ; c'est-à-dire de Londres, d'Amsterdam, de Hambourg, de Livourne, de Marseille, de Rouen, de Nantes et de Bordeaux. Celui de Londres sera en anglais et en français.

Cet ouvrage sera donc utile, non-seulement aux personnes qui font le commerce maritime et de terre, mais aussi aux administrateurs et à ceux que leur devoir appelle à donner un avis sur ces matières. Il faut espérer qu'enfin l'on rougira de l'habitude de se charger d'enseigner ou de traiter des choses qu'à peine soupçonne-t-on.

Quelque abondans, au reste, que soient les matériaux de notre ouvrage, quelque sûres que soient les sources où nous puiserons, nous n'en recevrons pas moins avec reconnaissance les notes, pièces ou renseignemens que les personnes en place et les négocians voudront bien nous adresser, et nous en ferons usage du moment qu'ils pourront convenir à notre travail.

La *Bibliothèque commerciale* paraîtra chaque mois, en un cahier de 100 pages in-8° d'impression, grande justification. On y joindra aussi des tableaux et des cartes géographiques, lorsque les matières l'exigeront.



Le premier numéro paraîtra le 1<sup>er</sup> germinal prochain ( 22 mars 1802 ).

Le prix de la souscription pour Paris, les départemens et les pays étrangers, est de 21 fr. pour l'année; et l'on recevra franc de port par la poste, les 12 N<sup>os</sup>, mois par mois. On s'abonne aussi pour six mois, mais on paiera 12 fr., et l'on recevra 6 N<sup>os</sup> aussi franc de port.

Les abonnés des départemens et de l'étranger affranchiront la lettre et l'argent qu'ils remettront aux directeurs des postes. Ils pourront aussi envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris.

On adressera le tout au C. F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n<sup>o</sup> 20, à Paris.

Le C. Desessarts, libraire, place de l'Odéon, vient de mettre en vente les *Œuvres complètes de Thomas*, de l'académie française, contenant ses *Eloges*, son *Essai sur le caractère et les mœurs des femmes*, son *Essai sur les Eloges*, son poème de *Jumonville*, ses poésies diverses, sa critique du poème de la *Religion naturelle*, par Voltaire, et ses *Œuvres posthumes*, qui consistent dans le *Poème épique sur le czar Pierre I<sup>er</sup>*, en une traduction en vers de la *Satire de Juvénal*, sur les *Vœux*; et en plusieurs pièces de vers inédites: dans des mélanges en prose, tels qu'un *Traité sur la langue poétique*, le rétablissement des morceaux supprimés à la censure dans l'*Essai sur les Eloges*; le *Discours* prononcé à l'académie française, lors de la réception de l'archevêque de Toulouse, dont l'impression fut défendue dans le tems par ordre de la cour; la *Relation* de la captivité du grand Frédéric à Custrin, du supplice d'une jeune fille qui passait pour sa maîtresse, et de celui du jeune Katt son favori, qui fut décapité sous les fenêtres de sa prison; enfin, la correspondance que *Thomas* a entretenue avec M<sup>me</sup> Necker, depuis 1781 jusqu'à sa mort; celle avec son confrère et son ami Ducis, et avec plusieurs autres personnes célèbres. 7 vol. in-8<sup>o</sup>. Prix, 24 fr. Les 2 vol. des *Œuvres posthumes* se vendent séparément in-8<sup>o</sup>, 7 fr., et in-12, 5 fr.

Nous reviendrons sur cette collection importante, qui était attendue depuis long-tems.

*Essai sur l'art de rendre les révolutions utiles*; par J. E. Bonnet. Seconde édition. 2 vol. in-8<sup>o</sup>, br. Prix, 7 fr. 50 cent. et 9 fr. 50 c. franc de port.

*Voyage en Crimée*, suivi de la *Relation* de l'ambassade envoyée de St-Petersbourg à Constantinople, en 1793; publié par un jeune russe attaché à cette ambassade: traduit de l'allemand, par L. H. Delemarre. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 400 pages, de l'imprimerie de Crapelet. Prix, 4 fr. 50 cent. br., et 5 fr. 50 cent. franc de port par la poste.

Ces deux ouvrages se trouvent à Paris, chez Maradan, libraire, rue Pavée-André-des-Arcs, n<sup>o</sup> 16.

*Recueil* de mécanique relatif à l'agriculture et aux arts, et description des machines économiques du C. Person, membre de plusieurs sociétés académiques. Un volume grand in-4<sup>o</sup> avec 1<sup>o</sup>



planches. Prix, 8 fr. 50 cent. A Paris, chez *Bernard*, libraire de l'école polytechnique et des ponts et chaussées, quai des Augustins, n° 31.

*Cours de latinité*, par *M. Vanières*. Quatrième édition, revue et augmentée : 3 vol. in-8°. Prix, 10 fr. et 14 fr. franc de port.

Quatre éditions de cet ouvrage, enlevées avec rapidité, ont suffisamment prouvé la bonté de cette méthode devenue classique pour les étrangers comme pour les français. Ce cours est d'une grande nécessité pour les personnes éloignées des villes et qui n'ont pas les occasions aussi faciles de faire instruire leurs enfans.

*Essai d'une exposition succincte de la critique de la raison pure* ( de Kant ); par *J. Kinker* : traduit du hollandais. Un vol. in-8°. An. X. — 1802. Prix, 2 fr. 50 cent. et 3 fr. 10 cent. franc de port. A Paris, chez *G. Dufour*, libr., rue de Tournon, n° 1126.

*Manuel de l'officier de santé*, rédigé et publié par *J.-Jacques Martin*, médecin, professeur de l'hôpital militaire de Strasbourg ; avec cette épigraphe :

*His saltem accumulem donis, nec fanger inani*

*Manere,*

VIRGILE.

Trois vol. in-8°. A Paris, chez *Amand Kœnig*, libraire, quai des Augustins, n° 18, et à Strasbourg, même maison de commerce, rue du Dôme, n° 26. Prix, 13 fr. 50 cent. et 18 fr. franc de port.

Cet ouvrage est rédigé avec méthode et clarté. Nous croyons qu'il peut être utile non-seulement aux médecins, mais à quiconque s'occupe de sa santé et de celle des autres, et n'a pas près de soi les secours que l'on ne trouve que dans les grandes villes.

*De l'Education publique et privée des Français* ; par *J. J. Vircy*, auteur de l'*Histoire naturelle du genre humain*. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. br. et 4 fr. franc de port. A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue du Battoir, n° 16.

*Traduction libre des Odes d'Horace*, en vers français, suivie de notes historiques et critiques. Deux vol. in-8° supérieurement imprimés et sur beau papier. Prix, 7 fr. 50 cent. brochés, et 10 fr. franc de port. A Paris, chez *Belin*, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n° 22.

*Les trois Gilblas, ou Cinq ans de folie* ; histoire pour les uns et roman pour les autres, le tout rédigé d'après le manuscrit de l'un des trois amis, et publiés par *Lamartelière*, membre de plusieurs sociétés littéraires : 4 vol. in-12 avec jolies gravures. Prix, 7 fr. 50 cent. et 10 fr. franc de port. A Paris, chez *Chaignieaux*, aîné, rue de la Monnaie, n° 27, vis-à-vis la rue Boucher.

*Médecine légale, et police médicale*, de *P. A. Mahon*, professeur de médecine légale et de l'histoire de la médecine à l'Ecole de médecine de Paris ; médecin en chef de l'Hospice des vénériens de Paris ; membre de la société de l'Ecole de médecine, de la



société médicale d'émulation ; et auparavant , docteur de la faculté de Paris , membre de la société royale de médecine , etc. , etc ; avec quelques notes du cit. *Fautrel* , ancien officier de santé des armées. Trois vol. in-8° de 1350 pages. Prix , 12 fr. br. et 16 fr. franc de port. A Paris , chez *F. Buisson* , impr.-libr. , rue Hautefeuille , n° 20 ; et à Rouen , chez *J. B. M. Robert* , impr.-libr. , derrière les Murs-St-Ouen , n° 4.

*Du commerce des neutres en tems de guerre* , ouvrage élémentaire destiné à fixer les principes des conventions maritimes et commerciales entre les nations ; traduit de l'italien de *Lampredi* , professeur de droit public en l'université de Pise ; par *Jacques Peuchet* , membre du conseil de commerce au ministère de l'intérieur , et de celui du département de la Seine. Un fort vol. in-8°. Prix , 5 fr. br. , et 6 fr. 60 cent. franc de port. A Paris , chez *H. Agasse* , impr.-libr. , rue des Poitevins , n° 18.

*Histoire d'Agathon* , traduction nouvelle et complète , faite sur la dernière édition des *Œuvres de M. Wieland* ; par l'auteur de *Pietro d'Alby et Gianetta* : 3 vol. in-12. Prix , 6 fr. br. , et 7 fr. 50 cent. franc de port. A Paris , chez *Maradan* , libraire , rue Pavée-St-André-des-Arcs , n° 16.

## P O L I T I Q U E.

*TRAITÉ DE PAIX entre la République française et la Régence d'Alger , conclu le 26 frimaire an 10.*

LE gouvernement français et la régence d'Alger reconnaissent que la guerre n'est pas naturelle entre les deux Etats , et qu'il convient à la dignité comme aux intérêts de l'un et de l'autre , de reprendre leurs anciennes liaisons.

En conséquence , Mustapha Pacha Dey , au nom de la régence , et le C. Charles-François Dubois-Thainville , chargé d'affaires et commissaire-général des relations commerciales de la République française , revêtu des pleins pouvoirs du premier consul , à l'effet de traiter la paix avec la régence , sont convenus des articles suivans :

Art. 1<sup>er</sup>. Les relations politiques et commerciales sont rétablies entre les deux Etats , telles qu'elles existaient avant la rupture.

II. Les anciens traités , conventions , stipulations seront revêtus , dans le jour , de la signature du dey et de celle de l'agent de la République.



III. La régence d'Alger restitue à la République française les concessions d'Afrique , de la même manière et aux mêmes conditions que la France en jouissait avant la rupture.

IV. L'argent , les effets et marchandises dont les agens de la régence se sont emparés dans les comptoirs , seront restitués , déduction faite des sommes qui ont servi à payer les redevances dues à l'époque de la déclaration de guerre du 1<sup>er</sup> nivôse an 7. Il sera en conséquence dressé de part et d'autre , des comptes qui devront être consentis mutuellement.

V. Les lismes ne seront exigibles que du jour où les Français seront rétablis dans les comptoirs.

VI. A partir de cette époque , le dey , pour indemniser la compagnie d'Afrique des pertes qu'elle a éprouvées , lui accorde une exemption générale de lismes d'une année.

VII. Les Français ne pourront être retenus comme esclaves dans le royaume d'Alger , en quelque circonstance et sous quelque prétexte que ce soit.

VIII. Les Français saisis sous un pavillon ennemi de la régence , ne pourront être faits esclaves , quand même les bâtimens sur lesquels ils se trouveront se seraient défendus , à moins que , faisant partie de l'équipage comme matelots ou soldats , ils ne soient pris les armes à la main.

IX. Les Français passagers ou résidans dans le royaume d'Alger sont soumis à toute l'autorité de l'agent du gouvernement français. La régence ne peut , et ses délégués n'ont aucun droit de s'immiscer dans l'administration intérieure de la France en Afrique.

X. Les capitaines de bâtimens français , soit de l'Etat , soit particuliers , ne pourront être contraints de rien embarquer sur leur bord contre leur gré , ni d'être envoyés où ils ne voudront point aller.

XI. L'agent du gouvernement français ne répond d'aucunes dettes pour les particuliers de sa nation , à moins qu'il ne se soit engagé , par écrit , à les acquitter.

XII. S'il arrive une contestation entre un Français et un sujet algérien , elle ne pourra être jugée que par les premières autorités , après toutefois que le commissaire français aura été appelé.



XIII. S. E. le dey s'engage à faire rembourser toutes les sommes qui pourraient être dues à des Français par ses sujets , comme le C. Dubois Thainville prend l'engagement , au nom de son gouvernement , de faire acquitter toutes celles qui seraient légitimement réclamées par des sujets algériens.

XIV. Les biens de tous Français morts dans le royaume d'Alger , sont à la disposition du commissaire-général de la République.

XV. Le chargé d'affaires et les agens de la compagnie d'Afrique choisissent leurs drogmans et leurs centaux.

XVI. Le chargé d'affaires et commissaire - général des relations commerciales de la République française , continuera à jouir de tous les honneurs , droits , immunités et prérogatives stipulés par les anciens traités. Il conservera la prééminence sur tous les agens des autres nations.

XVII. L'asyle du commissaire français est sacré : aucune force publique ne peut s'y introduire , s'il ne l'a lui-même requise des chefs du gouvernement algérien.

XVIII. Dans le cas d'une rupture ( et à Dieu ne plaise qu'un pareil événement puisse jamais arriver ) , les Français auront trois mois pour terminer leurs affaires. Pendant ce tems , ils jouiront de toute l'étendue de liberté et de protection que les traités leur assurent en pleine paix. Il demeure entendu que les bâtimens qui aborderaient dans les ports du royaume pendant ces trois mois , participeront aux mêmes avantages.

XIX. S. E. le dey nomme Salah Khodjx , pour se rendre à Paris en qualité d'ambassadeur.

*Signé MUSTAPHA PACHA , dey d'Alger.*

*DUBOIS-THAINVILLE , chargé d'affaires , et commissaire-général des relations commerciales de la République française.*

---

*ERRATA du N° 15.*

Page 368, 26<sup>e</sup> vers , souvent laissent tomber , lisez , soudain laisse tomber.

---

De l'Imprimerie de la V<sup>e</sup> PANCKOUCKE, rue de Grenelle, N° 321, F. G.